L'ESPAGNE RÉPUBLICAINE

N° 40 Samedi 30 Mars 1946 — HEBDOMADAIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE — 10, rue du Languedoc, Toulouse — Prix : 5 francs

ABONNEMENTS : 3 mois, 60 fr. ; 6 mois, 115 fr.; un an, 220 fr. — Compte chèques postaux : 1100-58

B.D.I.C

ÉDITORIAL

LES DELAIS DE LA PROCEDURE

Tout ce que le gouvernement français est en train de faire pour appuyer notre légalité républicaine est le clair indice non pas seulement d'un esprit de justice caractéristique, mais d'une preuve inappréciable de cordialité envers notre cause.

Ceci bien posé nous n'excuserons pas pour cela l'affirmation de notre gratitude et, dans un ordre catégoriquement objectif, nous ne pouvons laisser de découvrir l'orientation d'une politique internationale aussi opportune pour le moment présent que pour un futur moins incertain. Les raisons géographiques et des réalités spirituelles unissent nos deux pays. Qu'est-ce qui peut justifier davantage notre accord? Sans nul doute les exigences d'une œuvre collective pouvant assurer la paix par le seul respect de la liberté nationale. Et en face de l'équilibre des forces et pour chacun des deux buts, la France et l'Espagne sont deux facteurs bien déterminés et tout à fait homogènes.

C'est un fait que l'immense majorité des réfugiés espagnols a choisi la France pour sa résidence. C'est un fait aussi qu'au cours de ces sept longues années d'exil, dans une proportion qui est assez significative, ces réfugiés ont méconnu les offres que Franco leur faisait en leur donnant de faciles motifs de retour dans leur pays. C'est un fait encore que pendant ces sept années, de très importants groupes d'espagnols ont été si puissants qu'ils ont fourni un effort important, les outils à la main, pour contribuer à la production du sol français, ou, les armes à la main, pour la libération de l'oppression allemande. Tout cela suppose une préférence consciente, qui révèle l'horizon le plus vaste pour la fraternité des peuples.

La France a fait son devoir et elle a satisfait largement les intentions les plus réalisables. Cette vérité nous oblige non pas seulement à affirmer notre reconnaissance, mais à exprimer notre plus grande confiance.

On attend à présent les effets que pourront produire les nouvelles et réitérées démarches que la France fait auprès des autres puissances qui, avec elle, s'érigent en arbitres du droit et de la force. Notre intérêt coïncidant avec celui de la démocratie mondiale, nous avons confiance que grâce à la France les méfiances et, ce qui est pire, les fausses interprétations deviennent désormais impossibles.

Nous ne sommes ni mus par la hâte ni déprimés par les lenteurs, car nous aspirons à la reconnaissance d'une souveraineté nationale qui a enduré toutes les vicissitudes d'une époque où celles qui avaient été sequestrées ont été déjà rétablies par les volontés conjuguées de l'Angleterre, des Etats-Unis et de la France.

Il faut bien le dire, au déploiement de l'appareil de guerre que Franco est en train d'amener derrière les Pyrénées et sur les côtes, on n'a pas répondu par le plus léger geste qui puisse diminuer l'autorité du gouvernement de la république ou qui puisse dénaturer la volonté de faire valoir la légalité par les procédés les plus fermes et les plus sereines.

Cela équivaut a offrir tout ce qu'on peut nous demander pour contribuer à l'œuvre de paix. Mais jamais rien d'autre.

La République, née du plus pur et solennel vote populaire veut se rétablir de cette façon-la. Sûre de sa légitimité, elle laisse passer le temps employé à la procédure jugée nécessaire pour la reconnaissance de ses droits. Mais, une fois ce délai passé et ses droits reconnus, rien ne pourra empêcher l'action exécutive.

L'ER.

DISQUE

La peur érigée en système

La presse franquiste de ces derniers jours a fait grand tapage avec un document faux relatif à des plans supposés pour la transformation sociale de l'Espagne. Il s'agit d'un prétendu pacte du Mexique, qui aurait été signé par tous les dirigeants « rouges » à l'exception des communistes et des nationalistes basques. D'après la presse franquiste, ce pacte inexistant, qui aurait été financé par les sectes de l'étranger (parmi lesquelles rien moins que les évangélistes anglo-saxons!), n'est malgré l'absence des communistes, que la bolchevisation de notre pays. Nous nous sommes mis d'accord pour extirper tout vestige de religion, pour saisir avec une idée de vol tous les biens de l'Eglise; pour supprimer l'armée et faire prisonniers tous les cadres; pour intervenir presque « manu militari » dans toutes les entreprises industrielles; nous avons conclu, malgré l'absence des communistes, une alliance avec l'U. R. S. S. et avec... le général de Gaulle, communiste lui aussi, comme tout le monde le sait; nous allons faire un gouvernement communiste... sans ministres communistes et, finalement, nous pensons ériger, au centre de l'Espagne, en honneur de Staline et du président du Mexique Cardenas, un monument géant, plus grand que celui qu'on projette d'ériger en Amérique à la mémoire de Colon... Pour donner à ce bobard toute l'apparence de la vérité, ce document a été photographié et reproduit d'une revue mexicaine de droite, « Todo », avec des fac-similiés de signatures de communistes aussi notoires et convaincus que Martincz Barrio, Indalecio Prieto, Carlos Esplà, Pedro Bosch, Gimpera, etc.

La nouvelle est tellement grossière et menteuse que les républicains modérés, supposés signataires de ce pacte, n'ont pas cru devoir donner le moindre démenti. Ça se dément tout seul. C'est un poisson d'avril en mars. Et si moi je parle de cette histoire de canard à chantages, c'est pour faire remarquer qu'en Espagne on vit sous le signe de la peur, et qu'on a érigé la peur en système.

Auparavant, chez nous, il y avait un auteur de théâtre, Carlos Arniches, qui avait fait de la peur le secret de ses succès. Arniches mort, Franco arecueilli son héritage, et de ce lait motiv qui était pour l'auteur populaire une source de moments ridicules, bons pour provoquer un rire sain, de saine bonhomie, Franco en a fait le sujet clef de toute la tragédie espagnole. Franco a érigé la peur en système. Toute l'Espagne est sur les effets de la peur. Tout le monde a peur de son prochain. Un Espagnol qui est allé en Espagne, et qui en est revenu, nous a raconté qu'en rentrant chez lui, après sept ans d'exil, toute sa famille est devenue pâle, terrorisée de sa seule présence. Non pas que les siens aient eu peur de lui, mais parce qu'ils avaient peur des représailles si quelqu'un le découvrait. On a peur des yeux qui veulent parler; on a peur des inconnus et même des amis. On a peur de parler. On a peur de lire... Dans les plus petits villages, les phalangistes font la veille des armes. Dans les villes, la nuit, il n'y a plus des agents de police, mais des phalangistes avec la mitraillette à l'épaule. On ne dirait pas l'Espagne, où le « Caudillo » prétend que la tranquilité la plus absolue règne; mais ces jours sombres où la Werhmatch occupait la France, et un couvre-feu sévère empêchait tout le monde de sortir la nuit. Un autre Espagnol, rescapé de ce paradis de la peur, nous a raconté que de Madrid à Tolède, il a rencontré vingt-cinq postes de contrôle; dans les trains, pour le petit trajet de Madrid à Getafe — 14 kilomètres — il a dû montrer ses papiers à la police sept fois. Dans le trajet de Barcelone à Puigcerda, il a noté quarante-cinq contrôles de papiers dans le train. Franchement, pendant l'occupation en France, même quand le « maquis » se livrait à des assauts, on ne prenait pas tant de précautions... De précautions inutiles, dirais-je avec Beaumarchais.

D'abord, Franco a répandu la peur parmi ceux qui ne sont pas au pouvoir, qui n'ont rien à perdre et tout à gagner d'un changement de régime. Maintenant, avec des campagnes semblables à celles qui ont pour origine le faux document en question, on tâche de faire peur à l'Eglise et à l'armée, aux industriels, à tous ceux que le seul mot de communiste fait réagir avec le « vadre retro » chrétien. Ayant perdu tous ses atouts qui pourraient faire tenir un régime intenable, Franco revient à l'argument suprême de l'Espagne ténébreuse. Le système de Torquemada, le système de Fernando VII; l'ombre de l'Escurial projetant sa nuit sur l'Espagne. La peur du « Garrote » de Goya, pour ceux qui ne sont pas d'accord. La peur de l'homme avec le couteau entre les dents, pour ceux qui, dans un mouvement de peur animale, se groupent autour de Franco.

Comme tout cela est petit et lâche!... Comme tout cela est « démodé » et déplacé!... Comme tout cela est sauvage et enfantin!... Semer la terreur parmi les siens, après l'avoir semé parmi les adversaires et les neutres, ne peut aboutir qu'au néant. L'ennemi le plus acharné du communisme, Franco, n'est au fond qu'un nihiliste. Et un homme qui s'appuie sur le néant, ne peut aboutir qu'au néant. Lui aussi a peur, et il sera en définitive la victime de la peur qu'il a répandue dans toute l'Espagne comme un souffle de l'Averne, comme diraient les romantiques.

La publication de ce faux document dans la presse franquiste ne mérite pas, en effet, que les républicains modérés auxquels on attribue la signature donnent leur démenti. Ça n'en vaut pas la peine. A nous, ça nous fait bien rire, comme la peur d'Arniches faisait rire aux éclats le bon public espagnol. Rions, oui, en attendant que, sans nous soucier du Coteau des Anges, nous puissions rendre au peuple espagnol son rire sain et ce franc-parler confiant propre aux peuples qui n'ayant peur d'aucune vérité, n'ont pas besoin qu'on leur fabrique des mensonges.

A. FERNANDEZ ESCOBES

L'ESPAGNE REPUBLICAINE
Bureaux : 10, rue de Languedoc
TOULOUSE - Téléphone 271-46
DIRECTEUR : Ricardo GASSET — GERANT : Dr. A. BOYA

Le président GIRAL à Toulouse

La France renoncerait à poser la question espagnole à l'O.N.U. si les Cinq s'en occupaient

C'est le lundi 25 mars que la France devait soumettre au Comité de sécurité des Nations Unies, la proposition pour que le régime de Franco soit déclaré un danger pour la paix. Ce même jour, le Gouvernement français annonçait qu'il renonçait à le faire. Il proposait par contre de porter la question devant le Conseil des ministres des affaires étrangères des Cinq Grands.

La renonciation française impliquait les conditions suivantes : Que les gouvernements américain et français rappellent leurs ambassadeurs à Madrid ou les remplacent par de simples délégués ou représentants politiques, une dénomination pareille à celle du porte-parole français à Madrid. Cela entrainerait une restriction de la reconnaissance du gouvernement de Franco par les Alliés et serait accompagné de sanctions économiques.

Si les propositions françaises n'étaient pas acceptées, le gouvernement se réservait le droit de revenir à sa première position : le Conseil de sécurité serait alors saisi de l'affaire. Cependant, le point de vue français tend à considérer qu'une action dont les nations victorieuses de l'Axe auraient l'initiative, serait une preuve plus claire de l'unité permanente des Alliés contre le collaborateur de l'Axe, que toute décision prise au sein de l'O. N. U.

La récente déclaration tripartite demandant au peuple espagnol que ce soit lui-même qui renverse Franco par des moyens pacifiques, est tenue pour insuffisante du côté français, selon le plan exposé dans la troisième note française. Les échelons reconnus nécessaires par la France sont : l'alignement des représentants diplomatiques américains et anglais au statut politique de l'envoyé français; l'arrêt de toutes les fournitures « clés » à l'Espagne par tous les pays, et particulièrement des livraisons de pétrole anglo-américain.

Les notes françaises n'admettent pas l'argument anglo-américain selon lequel la campagne diplomatique française renforcerait la position de Franco au lieu de l'affaiblir. Elle affirme, par contre, que les Etats-Unis et l'Angleterre, en refusant de faire front commun avec la France, contribuaient avec leur attitude à la continuité de la politique de Franco.

La prophétie de Summer Welles

L'ami de Roosevelt, Summer Welles, ancien sous-secrétaire d'Etat, prix Nobel de la Paix, a été appelé « la conscience des Etats-Unis ». Il vient de faire de nouvelles et graves déclarations. « En Espagne, a-t-il dit, l'intervention des trois puissances fut le début de la guerre mondiale. Si, pour plusieurs raisons, on n'élimine pas Franco, l'intervention de trois nouvelles puissances en Europe, fera recommencer la guerre. »

La politique des Etats-Unis à l'égard de l'Espagne « est aussi totalement erronée » que l'attitude des Etats-Unis en 1936. Il a déclaré que cette dernière était l'erreur cardinale de l'administration Roosevelt en affaires étrangères.

M. Welles avait déclaré auparavant, dans un discours radiodiffusé, que « la continuation du gouvernement Franco en Espagne est indéniablement une menace potentielle pour la paix du monde ». Faisant la critique de l'opposition des Etats-Unis à la proposition françaisce, l'ancien sous-secrétaire d'Etat a dit :

« Nous devons espérer que le problème de l'Espagne sera déféré au Conseil de sécurité. C'est là qu'il aurait dû être porté dès le début. Voilà, a-t-il poursuivi, la seule façon de sauvegarder la paix du monde contre un nouveau et bien plus grave danger qui peut prendre naissance à présent en Espagne. »

M. Welles a déclaré que la politique à l'égard de Franco pendant la guerre était « une politique de nécessité militaire » qu'il croit « pleinement justifiée ». Mais, dit-il, la fin de la guerre a changé la situation.

Il a accusé le gouvernement de Franco d'être « une dictature totalitaire, coupable d'innombrables cruautés et qui ne peut se maintenir elle-même au pouvoir que par le moyen de la répression contre les masses du peuple espagnol ».

Summer Welles a dit aussi que la politique actuelle du département d'Etat à l'égard de Franco « ouvre la voie à une série de dangers qui peuvent avoir de très importantes conséquences ». Il a qualifiée d'incomplète la déclaration tripartite anglo-franco-américaine contre Franco, car elle n'offre aucune alternative au peuple espagnol en face de l'actuel régime.

Le point de vue de Summer Welles coïncide avec celui de la France. Franco n'est pas le problème d'une nation toute seule, mais celui de toutes, et c'est à toutes les nations de le juger. Le supposé orgueil espagnol qui, selon les Anglo-américains, pourrait se cabrer sous l'intervention d'une ou deux nations, en face de l'unanimité générale, ne peut trouver là aucun prétexte à des chauvinismes artificiels. C'est le monde des vainqueurs qui doit juger. Il ne peut y avoir de procédure plus politique ni plus efficace. On n'en a pas tenu compte et la noire prophétie de Summer Welles tient debout.

Franco, le singe de la France

Le gouvernement franquiste a envoyé une note aux gouvernements anglais et américain. Il dénonce « la campagne menée par les communistes français, qui nourrissent des desseins terroristes et soulèvent, à la frontière, des incidents répétés afin de provoquer un conflit armé entre les deux pays ».

La note accuse le gouvernement français d'encourager, du moins de tolérer ces agissements. Et, naturellement, la France, pour Franco, menace la paix.

Franco est devenu le singe de la France. Décide-t-elle de fermer la frontière? Il s'empresse de la fermer, lui. Déclare-t-elle qu'il est un danger pour la paix? Lui, à toute vitesse, dénonce la France comme étant un danger pour la paix.

Où est-elle la vieille originalité espagnole? Franco a imité depuis les chemises jusqu'aux lois. Son dresseur de Berlin se suicida et à présent il imite ceux qui le méprisent.

Le succès de la note franquisté

Le « Daily Mail », organe conservateur anglais, publiait dimanche dernier la note suivante :

« On a confirmé officiellement à Londres que Franco a adressé à l'Angleterre et aux Etats-Unis une note dans laquelle, croit-on, il affirme que les présentes activités contre l'Espagne ont produit un « état de tension qui pourrait mettre la paix en danger ».

Des cercles bien informés de Londres considèrent que la note a un double objectif : d'abord celui de prendre avantage de la tension qui existe dans les relations internationales pour mettre l'accent sur le « croquemitaine bolchevique », et ensuite contrecarrer la possibilité pour la France de porter la question du régime espagnol devant le Conseil de sécurité.

Bien qu'il n'y ait aucun indice permettant de supposer que l'Angleterre ait changé sa position et ne maintienne pas son opposition à ce que l'affaire d'Espagne soit portée devant l'O. N. U., il n'y en a pas non plus pour faire croire que la note de Franco puisse réussir à enfoncer un coin entre les gouvernements français et anglais.

Aussi bien l'un et l'autre de ces deux gouvernements sont-ils absolument d'accord pour désirer que l'actuel régime espagnol soit remplacé par un gouvernement démocratique. Ils ne diffèrent seulement que sur la méthode à employer pour amener ce changement.

Les ouvriers du Nord

Nous avons pu penser que les ouvriers italiens, pris de repentir, seconderaient le boycottage de Franco. Il n'en est rien. Du moins pour l'instant. Nous aurions pu penser aussi que les ouvriers de Suisse, où il y a un mouvement de gauche en progression, interviendraient pour empêcher le transport des armes que Franco achète en Suisse. Il n'en est rien non plus. Nous aurions pu penser que les ouvriers belges imiteraient le geste magnifique du prolétariat français. Il n'en est rien encore.

C'est du Nord que vient l'exemple et l'action efficace contre le francisme espagnol.

Les syndicats scandinaves, en effet, ont déclaré le boycottage de tous les bateaux en provenance de l'Espagne ou à destination de l'Espagne. Deux mille dockers de Copenhague ont déjà appliqué cette décision. Ceux de Rotterdam ont refusé de décharger un cargo espagnol et ont menacé d'étendre la grève à tout le port si les armateurs insistaient.

Il faudrait intensifier cette action ouvrière. Un délégué de la Fédération mondiale des syndicats pourra être détaché aux points principaux du commerce extérieur espagnol, spécialement en Angleterre et aux Etats-Unis, pour obtenir que le boycottage soit effectif. Le Nord, hors le papier et le bois de construction, n'exporte guère de matières premières en Espagne. C'est le charbon, le coton le pétrole qu'on doit empêcher d'y parvenir. Il faut que la C. N. T. et l'U. G. T. orientent toute leur volonté et toute la puissance de leur organisation vers ce problème.

La diplomatie, certes, est forte, mais les bras croisés des ouvriers du monde pourraient être plus forts encore. L'Angleterre vient de vendre à Franco treize centrales électriques mobiles qui, pendant la guerre, étaient destinées à la Russie, mais qui, la guerre étant finie, ne lui sont plus d'aucune utilité. Le prix est de 1.500.000 livres sterling. La première de ces centrales est partie déjà de Manchester. Il en reste encore douze. Les exportations anglaises vers l'Espagne ont augmenté considérablement pendant le mois de février par comparaison à celles de janvier. Les firmes commerciales peuvent vendre. C'est leur droit. Mais le droit et le devoir des ouvriers c'est de ne pas charger.

La presse franquisté contre la France

Madrid, 26 mars. — Toute la presse franquiste s'emploie à attaquer le ministre des affaires étrangères, M. Bidault. Le journal « Arriba » de Madrid, écrit que « Bidault est le représentant légitime de la France mendiante » et que « dans chacune de ses démarches, il démontre qu'il est mendiant lui-même ». Dans un éditorial, « La Voz de España », de Saint-Sébastien, affirme que « M. Georges Bidault, catholique français, ne fait que suivre une tradition très française : celle de trahir l'Occident, trahir l'Europe ».

De son côté, « La Vanguardia », de Barcelone, dit : « Maintenant, M. Georges Bidault, catholique français, continue son chemin. Cherche des alliés n'importe où parce qu'il croit que la France décrépitée pourra laver son honneur en attaquant un pays, amant de la paix comme l'est l'Espagne. M. Georges Bidault, ajoute-t-elle, agent du communisme international, avec un cierge allumé à Dieu et un autre au diable, fait appel à la Russie pour que celle-ci appuie son intention de détruire l'ordre et la paix intérieures de notre pays. » — (I. D. E. R.)

Hendaye, 23 mars. — La presse phalangiste et en particulier les hebdomadaires continuent leur campagne contre la France. Voici le titre occupant toute la première page du dernier numéro de « El Español », de Madrid : « Moscou, capitale de la France. Le peuple français ne sera pas libre tant que les communistes resteront au pouvoir. » — (I. D. E. R.)

Madrid, 23 mars. — La direction générale de politique économique du ministère des affaires étrangères publie une ordonnance fixant un délai pour présenter le droit de propriété des voitures et du matériel abandonnés par les ressortissants étrangers, auprès des ambassades des nations alliées. — (I. D. E. R.)

CERTAINES agences de presse et certains journaux, ont publié la liste des membres du nouveau gouvernement Giral après son élargissement. Ces nouvelles, déclare-t-on dans l'entourage de M. Giral, sont prématurées.

En effet, M. Giral, qui doit se rendre aujourd'hui dans le Midi de la France, aura au cours de son voyage des conversations avec des personalités politiques espagnoles en résidence dans cette région. Ce n'est qu'après ces conversations que M. Giral terminera la formation de son cabinet. La liste officielle des membres du gouvernement espagnol ne sera donc publiée qu'après le retour à Paris du président du gouvernement espagnol.

LE VOYAGE DE M. GIRAL A TOULOUSE

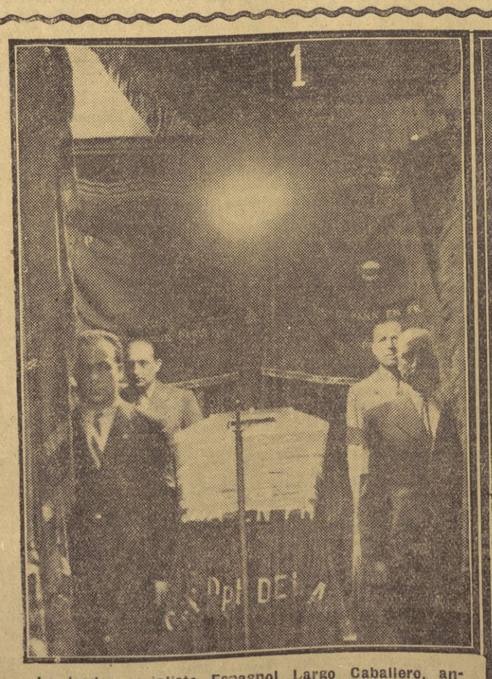
Nous sommes en mesure de pouvoir affirmer que le chef du gouvernement espagnol, M. Giral, arrivera à Toulouse cet après-midi, après avoir sejourné pendant quelques heures à Montauban, où il aura été sincliner, en hommage à sa mémoire, sur la tombe du président de la République espagnole, Manuel Azaña, enterré dans le cimetière de cette ville où il est décédé.

Dans ce voyage, M. Torres Campaña, ministre de lintérieur, précède M. Giral, qui le rejoindra demain à Toulouse.

Cet après-midi, à six heures, réception au Capitole, en honneur du chef de notre gouvernement.

Dimanche et lundi, M. Giral recevra les nombreuses visites des partis et des organisations françaises et espagnoles. Il se rendra aussi au cimetière de Terre Cavade où reposent les restes de Marcelino Domingo.

Dimanche notre distingué et cher confrère « La République » offrira un vin d'honneur au Président, qui aura déjà rendu visite aux autorités.



Le leader socialiste Espagnol Largo Caballero, ancien président du Conseil, est décédé à Paris, après une longue et cruelle maladie, à son retour d'Allemagne où il avait été déporté — Des républicains Espagnols montent une garde d'honneur devant son cercueil, exposé au siège du parti socialiste français ou une chapelle ardente a été dressée.

M. Herbert C. Hoover, ancien président des Etats-Unis et délégué du président Truman en Europe pour enquêter sur la situation alimentaire, a reçu la presse à l'hôtel Raphaël. Il s'entretient avec journalistes américains au cours de cette conférence.

Au Vel' d'Hiv a lieu actuellement la célèbre course cycliste dite des « Six Jours ». D'après le règlement l'alimentation doit se faire pendant la course. Ces beaux poissons sont destinés au déjeuner de Kint, qui a l'air de se sentir en appetit.

(Photos A. F. P. et « New-York Times »)

BULLETIN INTERNATIONAL

Le Conseil de sécurité

Le monde vient de passer par des périodes alternées d'angoisse et de détente. Au début de la semaine, les nouvelles étaient rassurantes : le généralissime Staline venait d'exprimer à un journaliste américain sa confiance dans l'O. N. U.; peu après le Kremlin annonçait que les troupes russes auraient évacué l'Iran dans cinq ou six semaines « si aucun événement nouveau ne venait s'y opposer ». Le cabinet de Londres enregistrait avec satisfaction la déclaration soviétique, mais faisait des réserves sur la restriction finale. Il semblait néanmoins qu'on respirât un peu mieux. Mais la réunion à New-York du Conseil de sécurité a tout remis en question.

Etrange ironie des vicissitudes de la politique! C'est justement l'organe chargé de faire régner la paix dans le monde, qui risque non sans doute d'allumer la guerre, — cette guerre que, selon Staline ne désirent ni les armées ni les nations, — mais de raviver des popositions qu'il importerait à tout prix de faire disparaître. M. Gromyko, rappelant l'accord déjà conclu entre son pays et l'Iran, demandait que la requête du gouvernement de Téhéran ne fût examinée qu'après le 10 avril. Tout au plus acceptait-il que, dès à présent on étudiât la procédure à suivre. Par 9 voix contre 2, celle de l'U. R. S. S. et celle de la Pologne, sa proposition a été repoussée. Devant ce vote, mercredi soir, il quittait la salle des séances. On ne sait, à l'heure où j'écris, comment tournera l'incident.

Tout cela est fâcheux, très fâcheux. D'abord à cause de la prétention qu'émettent les grands d'opposer leur veto à la discussion de tout différend dans lequel ils sont directement intéressés. Il y a là un privilège régalien qui ne devrait être admis dans aucune assemblée démocratique. Il n'y a pas de Parlement au monde qui mette ses membres au-dessus des lois communes; et l'immunité qui, dans toutes les nations, couvre les députés, ne leur permet pas de se soustraire à leur gré aux conséquences de leurs actes. Jamais nul n'a eu l'idée d'autoriser un particulier, fût-il ministre, à arrêter le cours de la justice, dès qu'il se croit visé par elle. L'U. R. S. S., en déniant au Conseil de sécurité le droit de s'occuper de l'affaire iranienne, donne donc le plus mauvais des exemples. Chacun des puissants de la terre sera porté à agir de même à l'avenir. Et le résultat inévitable sera de faire perdre tout crédit à une institution, dont on verra trop bien qu'elle applique avec cynisme la maxime de La Fontaine : « Selon que vous serez puissant ou misérable, les jugements de cour vous feront blanc ou noir. ».

Ceci dit, — et cela doit être dit, au nom de la raison — il n'est pas sûr que la Grande-Bretagne et les Etats-Unis aient été bien inspirés en soumettant le Conseil à une épreuve qui risque de lui être fatale. Leurs manœuvres n'ont pas été sans encourager les éléments hostiles aux Soviets, dans cette Perse millénaire où dorment de si riches nappes de pétrole. M. Ghavam a eu beau protester de son désir d'être fidèle aux récents accords de Moscou, son ambassadeur à Washington n'a semblé tenir aucun compte de ses déclarations. Il a exigé que « le conflit » restât inscrit à l'ordre du jour du Conseil de sécurité. On ne comprend pas semblable obstination, ou plutôt on comprend trop bien. Il s'agit peut-être, pour les puissances occidentales, de rendre à la diplomatie soviétique la monnaie de sa pièce et d'effacer dans le Proche-Orient, l'impression produite par les derniers débats de l'O. N. U., à Londres. En ce qui concerne la Grèce, la politique de M. Bevin fut durement prise à partie par M. Vychinski, et le premier ministre britannique, malgré la poignée de mains finale, n'est pas sorti de la bagarre avec un prestige absolument intact. Il ne serait pas étonnant que le Foreign-Office cherchât à marquer un point, mais le jeu est plein de dangers. Et les peuples risquent d'en être les victimes. Comme toujours.

M. Harold J. Laski, dans un article récent de « La République » suppliait les hommes d'Etat de ne pas transformer la politique internationale en un « mélodrame ». Souhaitons que les uns et les autres gardent la mesure et qu'ils ne se laissent pas dominer par le goût des applaudissements ou la crainte des sifflets.

Un détail réconfortant, au milieu de tout cet imbroglio, qui, avec ses alternatives de clarté et d'ombre, met les nerfs à rude épreuve : la réunion à New-York des représentants des forces militaires, navales et aériennes des Cinqs Grands. Ceux-là connaissent la guerre, par expérience directe. L'O. N. U. les a chargés d'élaborer les plans de création d'une police internationale. Pour la première fois dans l'histoire, le gendarme doublera le tribunal. Car des tribunaux, il y en a eu déjà, et des conférences de juristes. Mais le bras séculier leur avait toujours manqué pour appliquer leurs sentences. Si les militaires consentent à être sérieux, et ils le sont, d'ordinaire, terriblement, un grand espoir peut se lever sur la planète. Il est assez dans leurs traditions de s'estimer par-dessus les frontières, même lorsqu'ils ont croisé le fer. A plus forte raison, lorsqu'ils ont pendant quatre ans, uni leurs efforts à réduire des adversaires coriaces. La fraternité des combats peut leur donner, plus qu'aux diplomates, le sens de leurs responsabilités et la volonté d'agir en commun. Puissent-ils transformer leur patriotisme en un amour clairvoyant de l'humanité! Puissent les spectacles qu'ils ont eus sous les yeux et les atroces possibilités de leurs armes leur inspirer la détermination de punir sans faiblesse les trublions qu'attirerait l'ivresse du chaos! C'est peut-être chez eux, après tout, que peut se créer le plus vite cet état d'esprit supra-national, dont les armées du passé ont de temps à autre donné l'exemple tantôt louable et tantôt criminel. Le tous est d'orienter leur idéal vers la démocratie, le progrès social, le respect des vraies valeurs humaines.

Mais de ce côté aussi, comme du côté des diplomates, il faudrait que chacun acceptât des limitations de souveraineté. Les divers composants de ce monde instable sont si imbrigués les uns dans les autres, que chacun doit faire un sacrifice — même celui de son amour-propre — pour assurer son salut en assurant le salut commun. Et c'est ce que le Conseil de sécurité comme le Conseil militaire ne devraient jamais oublier.

Pierre ORSINI

LA VIE ÉCONOMIQUE

Les intérêts espagnols à l'étranger

III. - L'EXIL DE 1939

L'immigration espagnole en France, pour ce qui a particulièrement trait aux frontaliers et aux « individuels », n'a jamais été bien contrôlée, soit par le pays d'origine, soit par le pays de réception. Il faut noter, à ce sujet, qu'il était très difficile, pour la France, d'établir un compte exact des Espagnols rentrant chez elle parce que beaucoup y rentraient par l'intermédiaire de sociétés privées, qui n'étaient pas dûment autorisées par l'Etat. Il n'est donc pas aisé, pour cette raison et pour toutes celles dont nous avons déjà fait état, de donner des chiffres correspondant à une réalité absolue au sujet des Espagnols émigrés se trouvant en France et encore moins au sujet de leurs professions, en ce qui concerne surtout la période allant jusqu'en 1939.

Mais vint le soulèvement franquiste, le peuple espagnol fut le premier à souffrir, dans son propre corps, de la cruauté et de la tyrannie que les doctrines nazies-fascistes avaient à profusion semées dans le bouillon de culture, très approprié, de la vieille réaction espagnole.

Les Espagnols, fuyant leurs bourreaux, vinrent nombreux en France, « surpris qu'on pouvait avoir raison et être vaincu, que la force pouvait soumettre l'esprit et qu'il était des cas où le courage n'avait pas sa récompense » et en constatant avec aigreur que « l'injustice se trouve sanctionnée à la fois par la défaite d'un peuple et la lâcheté du monde », comme l'a très justement dit Albert Camus.

Ce n'est pas sans douleur non plus que ces Espagnols furent contraints de voir que si leur pays avait, au treizième siècle, reçu cordialement et spontanément ceux que la guerre des Albigeois y avait refoulé, ses propres enfants ne recevaient pas de leurs descendants le même accueil lorsqu'il était à son tour malheureux.

Quoi qu'il en soit des milliers d'Espagnols arrivèrent un peu partout sur la frontière française, la passèrent et demandèrent l'hospitalité.

Bien que le nombre total de ces émigrés ne soit pas exactement celui que nous allons prendre pour base, on a pu établir cependant une sorte de classification par professions et par aptitudes en prenant pour point de départ un total de 276.000 émigrants, dans lesquels les femmes et les enfants rentrent pour 115.000.

Les 160.000 hommes se répartissent ainsi :

278 ingénieurs;	799 bergers;
46 architectes;	3.721 boulangers;
533 médecins;	971 bouchers;
268 pharmaciens;	99 fabricants de conserves,
135 odontologues;	189 distillateurs;
1.832 officiers de l'armée;	2.688 mariniers;
310 officiers de marine;	1.031 pêcheurs;
210 officiers aviateurs;	8.690 maçons;
2.56[illegible] techniciens,	924 carriers;
2.309 électriciens;	[illegible]5 topographes;
6.524 chauffeurs;	6.938 aides maçons;
3.654 cheminots;	5.110 mécaniciens;
45.9[illegible] ouvriers agricoles;	2.611 tourneurs;
529 techniciens agricoles;	824 serruriers;
110 agriculteurs;	364 soudeurs;
1.015 horticulteurs;	920 forgerons;

J. de P. CAPDEVILA

(Lire la suite en troisième page.)

GFP 3321

LARGO CABALLERO EST MORT

La mort de Largo Caballero a produit une douloureuse émotion parmi les républicains espagnols.

Leader du parti socialiste ouvrier, il a conquis le plus grand respect qu'un homme politique puisse souhaiter, car il a lutté, toute sa vie avec u nardent enthousiasme pour la plus grande dignité de la classe ouvrière. Membre du Comité de la grève révolutionnaire, en 1917, il fut condamné à mort avec ses camarades MM. Besteiro, Saborit et Anguiano. La volonté nationale, qui put s'exprimer dans des élections immédiatement après ces événements, élut les quatre condamnés et en fit des députés aux Cortès. Ce verdict solennel sauva la vie de Largo Caballero et le fit débuter dans la vie parlementaire au cours de laquelle il ne cessa de mettre son prestigieux talent au service du plus grand idéal de la classe ouvrière. En même temps qu'il assumait ses fonctions législatives. Il occupa pendant une très longue période le secrétariat général de l'U. G. T. ce qui lui donna l'occasion d'être en rapports constants avec les organisations ouvrières d'Europe et d'Amérique.

Ministre du travail dans le premier gouvernement de la République il promulgua des arrêtés d'une très grande importance par leur esprit de conciliation dont les milieux capitalistes et aussi les milieux de droite ne surent pas comprendre toute la valeur. L'Histoire marquera de façon implacable l'erreur de ceux qui dédaignèrent l'œuvre féconde d'une évolution sociale indispensable, surtout en Espagne, où elle était très en retard. Cette évolution ne dépassait pas et n'était pas plus extrémiste que les législations démocratiques comme celles, par exemple, de l'Angleterre, de la Norvège ou de la Belgique en ce qui concerne les monarchies et comme celles de France, de Suisse et de Tchécoslovaquie en ce qui concerne les Républiques.

En septembre 1937, M. Largo Caballero fut nommé président du conseil des ministres. Il se réserva le portefeuille de la défense nationale.

Respectueux des droit du Parlement il le réunit chaque fois que la Constitution l'ordonnait. Il le réunit même de sa propre initiative pour savoir s'il conservait la confiance des représentants du pays.

Remplacé en mai 1937 par le docteur Negrin à la suite d'une crise provoquée par le parti communiste dont il n'accepta pas les exigences, il fut l'objet de mesures administratives qui n'eurent pour effet que mettre encore davantage en évidence la ferme volonté de son gouvernement de considérer comme un devoir patriotique la nette déclaration de l'indépendance de l'Espagne au point de vue international. Il préférait la cause de la légalité à la politique d'opportunisme dont pouvaient être entachées les offres d'aide de nations qui, regardant notre tragédie avec un intérêt plus ou moins grand, selon la position internationale de l'Espagne.

La vie de Largo Caballero, depuis les premiers jours de l'exil, a été un exemple de probité et de sacrifice. Pas une rigueur ne lui a été épargnée : la prison, des sévices, des mauvais traitements physiques, une longue déportation dans les camps de concentration allemands. Il a tout trouvé sur son chemin jusqu'à peu de jours avant son entrée dans une clinique de Paris où, soumis à une intervention chirurgicale nécessitée par une grave affection rhénale, on fut obligé de l'amputer de la jambe droite.

La mort de l'éminent homme politique de la République, animateur des revendications socialistes, prive la démocratie espagnole d'une voix de conseil, pleine d'autorité. Mais sa vie sera un exemple de droiture, de probité et de souffrance.

LES OBSEQUES du leader socialiste

Paris, 28 mars. — *Chronique télégraphique de notre rédacteur à Paris V. Alba :*

Samedi, en apprenant par les journaux du matin la mort de Don Francisco, un ami s'écria : « Eh dire que nous ne pouvons pas l'emmener en Espagne! »

Il exprimait ainsi le regret et la douleur de tous ceux qui ont défilé devant sa dépouille mortelle au siège du parti S. F. I. O., à Paris, pendant les trois jours où elle y a été exposée. Cette contrariété que Largo Caballero soit mort en terre étrangère fut-elle aussi accueillante que celle de France? Cette contrariété que nous ne puissions pas défiler dans les rues de Madrid, peut-être était-elle plus forte que la douleur de la mort elle-même?

Mais si nous n'avons pu défiler dans les rues de Madrid, nous avons défilé dans celles de Paris. Nous étions, quelques milliers de Français et d'Espagnols. Il y avait de nombreux drapeaux socialistes, républicains, basques, catalans, français et portugais. Toutes les sections socialistes du monde y étaient représentées, ainsi que tous les partis et organisations espagnols. Derrière les drapeaux, la fanfare municipale de Paris, puis le corbillard avec le cercueil paré d'un drapeau rouge et escorté par des jeunes socialistes espagnols avec leurs chemises bleues. Après, des femmes avec des fleurs. Un char chargé de couronnes. Il aurait pû être aussi couvert par des milliers de dépêches et des lettres de condoléances venues de partout: lettres d'Espagnols, des partis; lettres venues d'Espagne même, où l'impression de la mort a servi à encourager les esprits et à les rendre dignes de Don Francisco.

Dans le cortège, après la famille, venait le parti socialiste, le gouvernement de la République, des délégations multiples et les milliers d'Espagnols résidant à Paris.

Largo Caballero a été enterré dans un caveau de la ville de Paris, dans ce cimetière du Père-Lachaise où, jadis, furent fusillés les héros de la Commune.

M. Enrique de Francisco, président du P. S. O. E., parla de son amitié avec Largo Caballero; le professeur Giral apporta les condoléances du gouvernement car Largo Caballero « n'appartient plus à un parti, mais à l'Espagne ». Daniel Mayer, parla au nom de la section française de l'Internationale socialiste; Léon Jouhaux, au nom de la C. G. T.; Pascual Tomàs eut un souvenir pour le maître, et Rodolphe Llopis demanda de suivre l'exemple de Largo Caballero.

Enfin, tout simplement, le cadavre fut caché dans la terre, par cette terre de France qui le gardera quelques mois. Ces mois-là passés, et ceci tout le monde le pressentait, nous viendrons d'Espagne le chercher et nous le rendrons à l'Espagne, afin que notre Don Francisco repose au milieu des milliers et des milliers de républicains qui, comme lui et en suivant son exemple, ont donné sa vie pour la République.

Largo Caballero est mort; mais au cimetière quelqu'un, n'importe qui, s'écria, avec une voix que l'émotion rendait presque inouïe : « Vive Largo Caballero! »

LA VIE *de l'art espagnol*

GOYA ET VELAZQUEZ

LA VIEILLESSE (Détail). — Musée de Lille.

A partir de cette entrée triomphale dans le monde des arts, Goya reçoit deux commandes très importantes : l'une officielle, l'autre du duc d'Osuna.

La commande officielle consiste dans la reproduction en la gravure, des principaux tableaux de Velasquez, appartenant aux collections du Palais. Le duc d'Osuna le charge de son portrait entouré de sa famille, ainsi que de la décoration de sa maison de campagne de l'Alameda.

Les deux commandes eurent une importance capitale sur la vie et sur l'œuvre de Goya, comme nous allons le voir.

Goya découvrit Velasquez grâce à la première de ces commandes. Il le découvrit naturellement dans le sens artistique, dans le noble sens du mot « découvrir ».

Non seulement il le découvrit, mais encore il tira le grand maître du dix-septième siècle de l'injuste oubli dans lequel il se trouvait.

Combien de fois n'aura-t-on pas, à ce sujet, cité et commenté la phrase de Goya : « J'ai eu seulement trois maîtres : Rembrandt, Velasquez et... la Nature ».

S'il est bien vrai que dans l'œuvre de notre héros on ne trouve que très peu l'influence directe du maître de la « Reddition de Bréda », on ne peut douter cependant que Goya trouvera des motifs d'inspiration en de nombreuses productions de Velasquez. C'est ainsi que nous pourrons affirmer que Goya suivra la tradition de « Bacchus », ou « Les Buveurs », et qu'il s'inspirera de la conception du maître pour les meilleurs de ses tableaux. Mais l'un et l'autre seront deux génies différents, chacun ayant une puissance de création et de rayonnement personnelle. Velasquez, seigneur, maître de la technique et du dessin, raffiné, sobre, exigeant, méticuleux; Goya, peintre jusqu'à la moelle des os, mais exubérant, passionné, inquiet, utilisant son pinceau non seulement pour exprimer la nature, le peuple, et le monde extérieur, mais aussi pour exprimer son monde intérieur, les états de son âme, y compris ses songes et ses cauchemars.

Dès ce moment, Goya sera un admirateur fervent de Velasquez. Par ses reproductions et ses planches gravées, il contribuera à consolider et à divulguer le renom du maître des « Menines »; il fera du glorieux peintre Sévillan des éloges chaleureux et passionnés. Mais il suivra son propre chemin et malgré sa profession de foi de disciple, il empruntera une route bien différente de celle du maître du Siècle d'Or.

Les portraits

CE fut vers cette même époque que commença la réputation de Goya comme peintre de portraits.

Le premier qu'il fit fut celui du chanoine Allue, de Saragosse (musée de Castres). Il voulut peindre ce portrait à son retour de Rome, à l'occasion d'un des repos qu'il s'octroyait pendant que durèrent ses travaux de décoration murale au couvent de l'Aula Dei. Il peignit ensuite le comte de Floridablanca, le duc d'Osuna, le banquier Cabarrus, le duc l'Albe, le roi Charles III en costume de chasse, la future reine Marie-Louise, deux portraits de lui-même, le général Urrutia... Il vint un moment où il reçut des commandes de toute la noblesse.

Quand il est nommé « peintre privé » de Charles IV, il réalise son grand tableau de l'époque la « Famille de Charles IV », une des meilleures illustrations de l'Histoire d'Espagne de la fin du dix-huitième siècle. A l'occasion de ce portrait fameux on a taxé Goya de cruel, de farceur, de peintre satirique à cause de la terrible sincérité de l'œuvre. On a dit que mieux qu'un portrait, « La famille de Charles IV » était une caricature de la famille royale, et que Goya avait voulu ridiculiser la reine Marie-Louise. Mais il s'agit d'appréciations sans logique, enfantées par l'esprit critique de certaines personnes qui n'ont pas su ou n'ont pas voulu connaître le génie artistique de Goya.

Il suffit de voir quelques-uns de ses portraits, choisis parmi les meilleurs, pour se rendre compte que la qualité constante, parfaitement caractéristique du maître aragonais, est la sincérité, mais la SINCERITE au-dessus de tout soupçon de servilité, ou de courtisanerie.

Sincérité, cruelle si l'on veut, dans les portraits de la reine, et de l'infante dona Maria Josepha; sincérité dans le portrait de Charles III et de l'infant-cardinal D. Luis. Mais reconnaissons que cette sincérité apparait revêtue d'une expression magnifique, d'une exécution parfaite, et d'un art très inspiré. Voyez par exemple : « La marquise de Las Mercedès », « La comtesse del Carpio », « La comtesse de Chinchon » (fille de Godoy), « La duchesse d'Albe », et « dona Isabel Cabas de Porcel » (ce dernier portrait actuellement à Londres).

Goya était incapable de la moindre retouche. Il peignait ses modèles tels qu'il les voyait et tels qu'ils étaient. On raconte, et ceci est très possible, que son réalisme invariable lui valut plus d'un ennemi, et le priva d'une nombreuse et riche clientèle. Ses fameux portraits de la reine dans lesquels il se complaisait à montrer toute la stupidité, tout l'orgueil, toute la laideur de la figure et du corps de la souveraine, ne le privèrent ni des faveurs de la Cour, ni de la sympathie du Prince de la Paix, favori de la reine.

Plus tard, dans sa seconde époque, Goya fera le portrait de Fernand VII dans lequel il ne sera pas moins sincère qu'envers les parents du jeune prince.

Avant d'achever ce chapitre consacré aux portraits, n'oublions pas qu'en 1798 Goya fit celui de son fils Xavier (portrait du jeune homme en gris), ainsi que celui de sa belle-fille Gumersinde Goicoechea. Le premier surtout est un des chefs d'œuvre de Goya. Il fit aussi, au cours de sa première époque, le portrait de l'ambassadeur de France Guillemardet (Louvre), ceux de ses amis, Moratin, Jovellanos, et celui de son beau-frère Francisco Bayeu.

La production de Goya en portraits est très importante. On assure qu'il en existe plus de deux cents, en majorité chez des particuliers qui ne veulent pas s'en dessaisir.

Doménech de BELLMUNT

Polémiques et dissonnances

DES ERREURS DE BONNE FOI

DANS l'hebdomadaire « France au Combat », M. Michel Georges-Michel qui, il y a vingt ans, fut le chroniqueur du Montparnasse de La Rotonde, nous décrit des Espagnols comme des personnages de Victor Hugo sans endecasylabes ni épée. Peut-être que les Espagnols lui seront reconnaissants de cette opinion d'hommes d'un courage sauvage, mais je crois, moi, que Georges-Michel exagère. Les femmes espagnoles ont la trempe de Maria Pita, qui fut l'Agustina de Aragon de La Corogne contre les Anglais, et celui d'Agustina de Aragon qui fut la Maria Pita de Saragosse contre les Français. Mais nous faire accroire qu'une Espagnole après s'être informée des persécutions que ses fils enduraient de la part des franquistes, entra dans une église et se mit sur le ventre une cartouche de dynamite qu'elle se fit sauter avec le maître autel, franchement, cela nous semble plutôt un conte, une espagnolade truculente.

L'auteur de « Les Montparnos », de la même façon qu'il recherchait jadis des artistes excentriques, est allé chercher un courage extravagant. Le courage espagnol, M. Georges-Michel, fuit la scénographie. Si les antitankistes s'attaquaient aux chars d'assaut à coups de bombes à main et de cartouches de dynamite, ils ne le faisaient pas par le panache, mais parce qu'ils n'avaient pas des canons antitanks. Tous ces cris, poussés pendant la guerre comme « Vive la mort! », sont des histoires pittoresques comme c'en est une aussi ce « Debout les morts! », très joli, mais qui ne fut qu'une contribution de plus au « bourrage de crâne ».

Mourir, oui, on ne craint pas de mourir en Espagne, mais en tuant, car l'Espagnol ne comprend ni la guerre défensive ni le sacrifice inutile. Les guerres que le peuple espagnol a faites n'ont eu de succès que lorsqu'elles ont été des guerres offensives, pendant les dernières années de la reconquête, dans la conquête de l'Amérique et pendant les temps de Charles V, Philippe II et même Philippe III. Les autres, les guerres défensives, depuis les temps de la Rome antique jusqu'aux guerres coloniales de la fin du siècle, ont toutes fini par des désastres. Et lorsque l'offensive n'a pas eu une continuité, ce fut un désastre. C'est pour cela que Lépanto n'eut d'autre signification que celle d'une victoire navale sans importance historique et la guerre d'Afrique n'eut d'autre résultat que quelques titres nobiliaires qu'on distribua parmi les généraux — duc de Tétuan, marquis des Castillejos, comte du Serrallo — et quelques sacs d' « ochavos morunos » (monnaie de cuivre marocaine). « Viva la muerte » a un sens d'holocauste et, pourtant c'est un cri défensif.

Cette explication mène à croire qu'une femme espagnole ne se tue pas brutalement en face d'un autel. La cartouche de dynamite elle la lancerait en tout cas contre le curé franquiste, contre la garde civile ou contre le chef phalangiste qui fit tuer son fils. Mais elle ne la garderait pas pour un suicide spectaculaire. Les femmes asturiennes mouraient en 1934 le fusil à la main, et La Libertaria mourait à Casas Viejas derrière une mitrailleuse. Le reste, M. Georges-Michel, vous pouvez en croire une Française qui connait bien l'Espagne, ne sont qu'épisodes diaboliques à la Barbey d'Aurevilly ou des contes cruels à la Villiers de l'Isle Adam; de la littérature pathétique. Et cela, même si on vous l'a raconté.

∴

Dans « XXe Siècle », M. Geoffrey Fraser, un ami des républicains espagnols, se livre aussi au jeu des erreurs ingénues sous le titre d'un confusionisme alarmant : « République, Monarchie, ou... Anarchie — L'Espagne, menacée de guerre civile. »

M. Fraser a causé avec un républicain violent, avec un officier de Franco, résistant, avec un monarchiste optimiste, avec un anarchiste et avec un catholique à idées libérales. Naturellement, cette diversité d'opinions et de tempéraments donne un produit trouble. C'est un mauvais système, M. Fraser. Si nous prenions un exemplaire de chacun des partis français, quelle serait la conclusion? Additionnez · un communiste, un socialiste à orthodoxie marxiste, un socialiste à ce spiritualisme que M. Blum commença déjà à appliquer à la non-intervention, un M. R. P. et dans le M. R. P. ses diverses tendances, un adhérent au M. U. R., un autre à la U. D. R. S., un gaulliste pur, un membre de la Fédération républicaine, un radical socialiste, un radical indépendant, un socialiste indépendant, un monarchiste, un pivertien, un trotskyste, un anarchiste, un résistant nostalgique...

Le titre pourrait être identique au vôtre, mais plus long : « Monarchie, IVe République, Dictature, Communisme, ou... Anarchie ». Mais avec toute cette politique centrifuge et cette foire aux partis, vous voyez bien, on donne ce merveilleux et efficace exemple de démocratie dans la vie nationale et dans le Parlement qu'on appelle : « Les trois partis ».

Le problème de l'Espagne, M. Fraser, est par contre, extrêmement simple : Franco au pouvoir d'un côté, un prétendant et des républicains avec l'arche sainte de la légalité, de l'autre côté, à l'opposition. Le rétablissement de la République ne pose aucun problème politique. Il n'y a, dans le fond, d'autres différences que celles qui découlent de l'article 26 de la Constitution qui sépare l'Eglise de l'Etat, et les autonomies régionales. Tout le reste est une résultante dérivée du régime républicain. On a déjà dit que la Constitution de 1931 était calquée sur celle de Weimar qui n'était certainement pas jacobine ni socialiste.

Ce qui est lamentable c'est qu'un antifranquiste comme M. Geoffrey Fraser perde le temps à couper les cheveux espagnols en quatre et aide de cette façon à renforcer ce qu'on a baptisé l'« imbroglio » espagnol, qui n'en est pas un. Nous avions un plus grand imbroglio entre 1940 et 1944. C'est déjà assez d'avoir pu maintenir la République, et avec l'aide alliée transformer l'apparente confusion en mécanique constituante normale. S'il y a déjà un gouvernement espagnol légal, il faut le soutenir et M. Fraser n'a de ce fait aucun besoin d'alourdir son article avec des doutes ni de faire collection d'interlocuteurs.

∴

M. Fraser commet une volumineuse erreur en confondant Nicolas Franco, ambassadeur à Lisbonne, avec l'aviateur Ramon Franco, tous deux frères du Caudillo. Est-ce possible, se demande ingénument M. Fraser, que l'homme dont les bombes firent évacuer le palais royal, soit le même qui pria la famille royale de remonter sur le trône? Evidemment non. Mais c'est que ni Nicolas n'est pas Ramon, ni l'ambassadeur n'est pas aviateur. Mais il ya aussi que Ramon Franco ne jeta aucune bombe sur le palais royal, qui ne fut évacué que quatre mois après le vol de Ramon Franco sur Madrid.

Vous voyez bien, M. Fraser, que le confusionnisme n'est pas précisément en Espagne.

Pareillement M. Michel Georges-Michel est tombé dans une autre erreur en plaçant Mariana Pineda au dix-huitième siècle. Elle appartient au dix-neuvième et plus concrètement à 1830. Aucun écrivain en Espagne, même de troisième ordre, ne placerait les Sergents de La Rochelle au dix-huitième. Si ceux-ci sont connus c'est à cause d'un mélodrame qui excita les libéraux espagnols pendant le siècle dernier. A présent, c'est « Mariana Pineda », de Garcia Lorca, qu'eurent les Parisiens au théâtre Rochefort. Il est vrai que même les critiques ont cru que c'était un personnage imaginé par Garcia Lorca, alors que Mariana Pineda est, dans la vie de Grenade et beaucoup dans celle de l'Espagne, une héroïne du libéralisme. Ce n'est pas un tableau en trois images. C'est l'évocation d'une femme qui réellement exista. Et lorsqu'on cite des femmes héroïques de l'Espagne, on est obligée de la citer.

Pourquoi autour des choses espagnoles se produit-il tant d'erreurs, d'ignorances, de mystifications, de gaffes? Ni un Morel-Fatis, ni un Martinenche, ni un Sarraih, ni un Cassou n'y sont tombés, eux, mais combien de nos écrivains ont glissé sur les peaux d'orange d'Espagne! Léon Daudet, qui se prenait pour un connaisseur de l'Espagne et même pour avoir le premier signalé la renaissance de l'art moderne espagnol, appelait le peintre Casas, Cazas et Albèniz, Albenize. Et « El Criterio » de Balmes, toujours « El Critero », et faisait un mystique du plus réaliste des philosophes en admettant que Balmes fut un philosophe. Ce qui est vrai, c'est que Léon Daudet ne savait rien, mais rien du tout de l'Espagne.

La liste est interminable des erreurs grotesques des écrivains français sur l'Espagne. En premier lieu, il y a cet épisode de « La Légende des Siècles » que Victor Hugo consacre au Cid et qui commence par ces vers :

Quand le Cid entra dans le Gene. [ralife
Il alla droit au but et tua le Calife...

Le Cid combattait au cours du onzième siècle et pas un chrétien n'entra dans le Generalife avant 1492. Mais Victor Hugo n'en était pas à quatre siècles près et n'hésitait pas à transformer le Cid en Ferdinand le Catholique. Il en fit davantage avec le pauvre Cid. Il lui fit jouer de la guitare et chanter « les vers qui lui dictait l'honneur ». Dans l'espagnolisme de Victor Hugo il y a un délire qui, quelques fois, lui est imposé par la rime. Quand le roi Alphonse VI veut envoyer un présent au Cid, il le fait donner au roi « Santos le Roux, roi d'Acqs-en-Adour ». Cherchez sur le dictionnaire géographique de l'Espagne les terres d'Acqs-en-Adour!

Ces erreurs absurdes ne sont pas l'apanage des vieux auteurs. Les modernes s'y laissent glisser volontiers. Céline, le collaborateur, encore détenu au Danemark, quand il parle de Rio de Oro baptise un bateau espagnol du nom de « L'Infante-Combitta ». Léon Daudet nous découvrit, à Paris, un débit de vins dont le propriétaire s'appelait Bodega, c'est-à-dire « Débit de vins ». Pour Pierre Benoit una « fonda » est une « funda ». Mais le plus amusant est un chapitre de « Cinq Mars », d'Alfred de Vigny, intitulé : « La Tempête », dans lequel il décrit une scène de contrebandiers qui poussent des cris : « Aï! Aï! Jaleo! Jaleo! Jeunes filles! Jeunes filles!... » Et il dit que « Jaleo! Jaleo! » est « un juron habituel intraduisible ».

Les ignorances sont plus importantes que les erreurs. Même Barrès, quand il parle de don Miguel de Manara, assure qu'il s'agit « du fameux « Don Juan » de Molière, de « Byron et de Mozart ». Des don Juans espagnols, pas un mot. Ni de celui de Tirso de Molina dont le « don Juan » est l'original de tous les autres, ni de celui de Zorrilla, qui est le « don Juan » aimé de tous les Espagnols et le seul drame national qu'ils aient. Il vaut mieux peut-être que Barrès ne les ait pas nommés; il aurait confondu peut être don José Zorilla avec « Ruy Zorrilla », comme M. Jean Pecher dans une conférence qu'il fit à l'Université des Annales. Ce n'est pas une coquille. Je cite trois fois « Ruy Zorrilla » comme l'auteur de « Don Juan Tenorio » en le confondant avec Ruiz Zorrilla, l'homme politique républicain.

L'énumération de toutes ces gaffes serait interminable. Peut-être insisterons-nous un autre jour. Mais ces erreurs qui font rire ou qui provoquent l'indignation des Espagnols n'ont d'autre valeur que celui de l'anecdote récréative. Les pires sont celles qui, de bonne où de mauvaise foi, se glissent dans les articles par où passe le grand drame de l'Espagne en lutte.

Simone MARTIN

Imprimerie spéciale de « LA REPUBLIQUE » 57 rue Bayard, Toulouse

SEPT JOURS A PARIS

L'actualité

L'ACTUALITE, cette semaine, ce n'est pas la discussion de la Constitution ou des nationalisations, ce n'est pas le ravitaillement, ce n'est pas le procès sensationnel d'un médecin assassin. L'actualité c'est, pour tous les Parisiens, natifs ou d'adoption, la subite éclosion du printemps.

Depuis sept ans, Paris n'avait pas de printemps. Avec les Allemands le printemps avait disparu. L'année dernière, Paris, surchargé de soldats de tous les uniformes, ne ressemblait pas au Paris de toujours. Mais, en cette année 1946, Paris est redevenu lui-même.

Et Paris, qui connaît les plus beaux brouillards du monde en hiver, qui subit un des étés les plus désagréables de l'Europe, jouit traditionnellement d'un printemps propre, séculier, délicieux, un printemps de Paris, qui se reflète dans ses parcs, dans l'allure des Parisiennes, dans l'air des rues, dans le regard des gardiens de la paix...

Ce printemps est venu en avance cette année.

Et malgré le manque de temps — maladie chronique de la grande ville — malgré le ravitaillement, malgré tout, Paris jouit de son printemps.

C'est la bonne époque pour la visite de M. Herber Hoover, l'ex-président républicain des Etats-Unis, qui, en 1920, organisa la lutte contre la famine, et qui maintenant est arrivé pour reprendre ses activités d'après-guerre. Il s'y connaît.

Mais son cœur de financier sera sans doute ramolli par le printemps parisien. Et peut-être nos rations de pain en sortiront améliorées, avec le temps. Avec le beau temps de mai... en mars.

Retour au bon vieux temps

LE bon vieux temps avait ses inconvénients, aussi. Le bourrage de crânes et le spectacularisme des sports entre autres. C'est une déception pour ceux qui aimons Paris, de voir qu'on y revient.

Le procès du docteur Petiot et la course des six jours — on ne sait pas lequel des deux faits est le plus sauvage — nous rajeunissent de dix ans. C'est dommage. C'est dommage, spécialement, que la presse ne se soit pas sentie capable de résister à la tentation des grands titres sensationnels et que le Palais des Sports soit plein 24 heures par jour.

Entre le public qui jouit de l'épuisement des cyclistes et le docteur Petiot il ne semble y avoir qu'une légère différence : celle qui va d'être protagoniste à être spectateur.

Un autre échantillon des bons vieux temps est la comédie de Stève Passeur qu'on joue à l'Ambigu « La Traitresse ». C'est un mélo supérieur, de grande qualité littéraire. Mais un mélo. Et nulle part il est écrit que le mélo ne soit pas défendable. Une comtesse, un soldat de Murat, un aristocrate... voilà de quoi faire une comédie. Elle est faite et elle finit avec une phrase qui est vraie si on regarde Mme Favella quand elle meurt en scène : « La France a vraiment de la chance ».

Maria CASARES

UN autre mélo encore. Celui-ci s'appelle « Roger la Honte », un film sur une erreur judiciaire. La responsable est Marie Casares, contenue, passionnée, violente, pleine de feu. Le film c'est elle. On n'y voit pas les autres acteurs, le metteur en scène, le cammeraman, qui pourtant méritent bien l'attention du public, car ils ont réussi un mélo stylisé, très difficile. Maria Casares en fait presque une tragédie.

Mais on l'aime mieux au théâtre.

Deux expositions

A la Galerie Denise René, Stella Mertens expose des dessins et aquarelles, des paysages de Provence. Des paysages vus, comme l'indique Parrot, à travers des larmes. C'est un plaisir de s'enfuir de ce Paris millionnaire en hommes, vers des fermes et des champs déserts, ensoleillés, vivants.

C'est un plaisir aussi d'aller à la rue de la Boétie et de contempler, à la salle Delpierre, les toiles de Creixams. Un plaisir pour les toiles en elles-mêmes et en ce qu'elles nous disent, et en plus parce que Creixams est des nôtres. Mais nous parlerons de lui prochainement et sans être limités par le court espace d'une chronique.

A l'appel du tocsin

CETTE semaine est prodigue en plaisirs, à Paris. Celui que nous fournit la journaliste américaine Virginia Cowles avec son livre sur la guerre et l'avant-guerre est difficile de superer. Elle vint en Espagne pendant la guerre civile. Elle alla après en Chine, à Berlin, à Rome, à Prague, à Londres pendant le « blitz ». Elle nous découvre des scènes cocasses des hommes importants et des scènes émouvantes des hommes sans importance.

Avec un livre comme celui-là on est bien disposé à répondre à l'appel du tocsin.

Vieux amis

DEUX vieux amis de l'Espagne ont passé par Paris.

L'un, c'est M. Vernon Bartlet, le grand journaliste et député libéral. Il a prononcé une conférence à l'Institut britannique sur « La Grande-Bretagne d'aujourd'hui ». La dernière fois que je le vis, j'étais dans une cellule de la Modelo de Barcelone et il passait dans la cour, accompagné de M. Correa, gouverneur civil de la province. J'aurais bien voulu le saluer. J'ai dû attendre presque un an, ce qui n'a fait qu'accroître le plaisir de le revoir.

L'autre est un ami presque personnel de beaucoup d'Espagnols. Il s'agit du général Julio, de nos brigades internationales. Julio est aujourd'hui Julius Deutsch, le leader socialiste autrichien, qui revient d'Amérique et doit être déjà à Vienne, où les ouvriers l'attendent. Ils se rappellent bien de Deutsch, premier ministre de la guerre socialiste en 1919, organisateur de la « Schutzbund » et héros de la révolte antifasciste de 1934.

Il n'a pas voulu parler politique. Il a dit simplement :

« Je ne crois pas que vous restiez longtemps loin de votre pays Mais, s'il faut lutter pour y retourner, comptez sur moi. »

Julius Deutsch reste toujours, émigré ou gouvernant, le général Julio.

V. ALBA

PARALLÈLE

CEUX des Français qui ignorent tout de l'affaire espagnole parce qu'ils n'y sont pas directement mêlés et que leur égoïsme — cet égoïsme sordite qui étouffe dans l'œuf tant de belles réalisations possibles — ne les pousse qu'à regarder leur intérêt personnel et immédiat, proclament sentencieusement et invariablement que les Espagnols, avant de demander aide et assistance aux nations étrangères devraient, au moins, avoir la pudeur de « se mettre d'accord entre eux » et de ne pas se présenter à la bataille « désunis et morcelés ».

En attendant cette union indissoluble, qu'ils ne verront jamais parce qu'ils ne voudront jamais la voir, ces donneurs de bons conseils gratuits, continuent de se draper dans une insouciance confortable et laissent les exilés, livrés à leur malheureux sort, loin de leur patrie dont ils ont été chassé s comme des pestiférés, par un chef d'Etat, démunis des plus élémentaires sentiments humains et des moindres scrupules.

Ces conseils, si pleins d'une mansuétude plus apparente que réelle, ne correspondent, fort heureusement, à aucune nécessité impérieuse. Tous ceux qui, comme moi, ont l'honneur de connaître des Espagnols au point de partager une amitié, qui pour ma part m'est chère, tous ceux même qui suivent impartialement le développement de la crise espagnole, sans se laisser influencer par des commentaires de presse plus ou moins bien intentionnés, tous ceux, enfin, qui jugent les faits dans leur brutalité sont unanimes à reconnaître que l'amour jaloux de leur patrie, qu'ils placent au-dessus de tout, a permis aux exilés de faire une union, dont doit sortir immanquablement leur victoire totale et finale, malgré certaines hésitations intéressées, certaines tergiversations et certains retards.

Sans doute tiennent-ils farouchement à leurs convictions personnelles puisqu'elles sont à la base même de leur long martyre? Sans doute tiennent-ils tous à ces sortes de diversités d'opinions qui les classifient et les cataloguent, les éloignant parfois les uns des autres et parfois les rapprochant! Mais, comme les différents membres constituent le corps, sans lesquels il ne serait pas, de même ces diverses tendances, loin d'être une opposition, se joignent et se complètent pour — cimentées par un profond amour de la mère patrie — former une grand tout qu'on appelle la République.

Sauver l'Espagne, qu'un régime maudit, après l'avoir torturée, a conduit au bord d'un gouffre, dont on ne peut mesurer la profondeur, faute de données, et rétablir la République, dont elle a été ignominieusement frustrée et qui lui rendra la splendeur à laquelle elle a droit, comme les autres nations, voilà le but que s'est assigné, dans son immense majorité, ce peuple si longtemps tenu en esclavage, affamé par les puissances d'argent et dominé tyranniquement par un clergé spécial qui, pendant qu'il jouissait outrageusement de ce monde prêchait aux humbles la résignation dans le malheur, pour qu'il puisse espérer avoir dans l'au-delà, les joies suprêmes d'un paradis divin.

Il faut vraiment avoir des yeux fermés à la lumière pour ne point reconnaître cet accord général, que de simples petites exceptions, minimes en elles-mêmes, viennent confirmer, selon un principe bien connu et dont la justesse n'a jamais été mise en doute.

L'erreur, la grande erreur, consisterait à généraliser les exceptions. On ne pourrait, ce faisant, qu'aboutir à des conclusions fausses que les faits ne tarderaient pas à démentir de la façon la plus catégorique.

Exploitant jusqu'à l'absurde le premier de ces deux sentiments, l'amour indéniable et fervent des Espagnols pour leur noble patrie, les rétrogrades et ceux qui, à l'abri de certaines étiquettes politiques, font passer les intérêts commerciaux avant la moralité, serait-elle internationale, en arrivent, comme tout naturellement, à leur proposer une solution qui ne résiste à aucun examen sérieux, mais qui aurait l'avantage pour les maquignons de la politique de faire faire aux Espagnols quelques concessions sur le second sentiment : l'amour de la République.

Il s'agirait, en tout et pour tout, de mettre sur pied une combinaison, savamment et scientifiquement dosée, qui, « provisoirement » bien entendu, et pour préparer des élections réunirait des républicains et des monarchistes fraternellement attelés au char de l'Etat.

La trouvaille, certes, est habile! Mais l'habileté n'est-elle pas nécessaire pour faire le mal quand on se vante de ne vouloir faire que le bien?

Accepter un pareil marché serait, en tous cas, pour les républicains, vouloir, à tous prix, être dupes. L'accouplement de la carpe et

Les accouplements monstrueux...

Le mariage de la carpe et du lapin

du lapin a toujours été considéré, pour autant de précautions qu'on prenne, comme impossible et, serait-il réalisable, les produits ne pourraient être que des monstres.

Ce n'est pas ne pas aimer sa p atrie que de rejeter avec dédain, sinon avec horreur, une telle proposition que l'on sait, par avance, ne pouvoir donner de bons résultats. A moins qu'on ne la considère que comme une simple galéjade dépourvue de tout esprit destinée tout au plus à amuser les badauds et à les distraire pendant qu'on prépare le spectacle.

Car, enfin, la République est bien, dans le cas présent qui nous intéresse, l'aboutissement normal de la haine que la monarchie avait accumulée en Espagne où, plus peut-être que dans d'autres pays, elle s'était montrée, durant des siècles, particulièrement insensible aux souffrances des petits, injuste envers les travailleurs et préoccupée seulement du bien-être des grands, à qui elle pardonnait tout, jusqu'à l'immoralité et même l'amoralité.

Le bouillonnement continuel, progressif et sans cesse comprimé donne la vapeur. La misère du peuple espagnol, sans cesse méprisée, toujours aggravée par des iniquités sociales, a donné la République — c'est naturel, c'est logique.

Rendre à la Monarchie, ou plus exactement à ses représentants ou partisans convaincus une parcelle de pouvoir, aussi petite et aussi contrôlée qu'elle soit, ne peut être sérieusement envisagé, même par les esprits les plus timorés et les républicains les plus pâles.

Les grands responsables de l'avènement de Franco, en effet — il serait bon qu'on ne l'oublie pas même dans les sphères internationales — sont en majeure partie les monarchistes.

Un simple rappel des faits, sans grandes phrases tendant à les enjoliver ou à les condamner, en donnera une preuve péremptoire.

Il suffit de relire l'histoire et d'en extraire quelques exemples. Les grands potentats de la monarchie, qu'ils condescendent à l'avouer ou non, furent les auteurs du pacte de Rome de 1934; ils prirent une part active au soulèvement de 1936; ils parrainèrent Franco au poste de chef de l'Etat le 8 octobre 1936 et ils ont dissous les organisations phalangistes.

Mais un tel rôle ne suffisait pas à leur grandeur. Il fallait faire plus que d'établir un régime qui ne correspondait peut-être pas complètement à leur idéal, mais qu'ils considéraient comme un moindre mal. Sans doute ils n'avaient pas un roi, tout rayonnant de splendeur et de puissance, mais ils avaient un dictateur baigné de la sainte flamme antidémocratique.

Aussi lui ont-ils donné tout leur appui et ont-ils fait tout ce qui dépendait d'eux pour assurer à ce nouveau régime un aspect qui puisse être comparé, sans courir le risque d'être ridicule, à ces deux frères d'Allemagne et d'Italie. Leurs compétences, leurs valeurs furent mises à son service et leurs représentants, qui passaient pour les plus qualifiés, furent délégués aux postes élevés et de confiance. Le duc d'Albe, monarchiste par origine, fut ambassadeur à Londres; Lequerica, à Paris; Luca de Terra, au Chili et le comte de Jordana fut ministre des affaires étrangères.

Les généraux, qui avaient le précieux privilège de représenter l'Armée par leur grade et la Monarchie par leurs opinions prêtèrent avec usure leur concours au Caudillo qui devait régénérer l'Espagne. Le général Orgaz assuma les hautes fonctions de haut-commissaire au Maroc; le général Kindelan détint le ministère de l'air, le général Valera celui de la guerre, le général Galarza celui de l'intérieur.

Quant à don Juan, l'ineffable don Juan, le pêcheur en eaux troubles se souciant fort peu, à cette époque, d'être prétendant, mais ne voulant pas être en reste avec ses amis, il se contentait de se faire modestement inscrire à la phalange sous le n. 7, s'il faut en croire un fichier à qui on est arrivé — tout arrive — à arracher des secrets.

On ne peut que conclure qu'appeler des monarchistes pour liquider le régime franquiste, qui doit tant aux monarchistes, serait, en réalité, lui accorder une sorte de survie, avec toutes ses conséquences.

Or, tous les germes nocifs de ce véritable fléau doivent à jamais disparaître de l'Espagne, comme doivent disparaître du monde entier les germes de fascisme et de nazisme.

Il n'y a pas de considérations si grandes, si idéales qu'elles soient — à plus forte raison si elles sont d'ordre commercial ou industriel qui puissent prévaloir contre cette nécessité primordiale.

Bien fol qui se fierait à des demi-mesures.

Les républicains espagnols ne seront pas aussi naïfs que l'on semble l'escompter dans certains milieux qui, cependant, se prétendent amis.

François DONNEZ

NOUVELLES D'ESPAGNE

LE NOUVEAU MAIRE DE MADRID

Madrid, 14. — Le ministre de l'intérieur a nommé maire de Madrid don José Moreno Torres, comte de Santa Marta de Babio, qui est déjà directeur général des régions dévastées. (Il paraît qu'il y en a encore.)

Le précédent maire de la ville était M. Alcocer, nommé en novembre 1936, mais qui dût s'établir à San Martin de Valdeiglesias, à cause d'une certaine résistance des Madrilènes. Par la suite, voyant la persistante incompréhension de ses « administrés », il transféra son établissement à Valladolid. Enfin, on aurait dit que Madrid était trop important pour lui.

M. Moreno Torres, nous dit une chronique du correspondant de « La Vanguardia » à Madrid, « a des idées personnelles sur les problèmes urbains », et il est décidé à ne pas tenir compte de bien des choses qui avaient arrêté M. Alcocer. Ingénieur militaire, il dirigeait une entreprise privée. On ignore s'il continuera à la diriger tout en occupant la mairie.

Ce même correspondant prétend que si M. Moreno Torres avait été nommé en avril 1939 « il nous aurait créé une grande ville sur les ruines de la guerre ». « On ne connaît pas encore l'équipe de collaborateurs que le ministère de l'intérieur donnera au nouveau maire. On combine de nombreux noms, mais aucun n'a la garantie de « formalité » (sic). De plus, bien de ces noms ont été lancés par les intéressés eux-mêmes. La mairie continue d'éveiller à présent, et avec une égale vigueur et la même anxiété, les appétits qu'elle éveillait jadis. »

Dont acte.

Madrid, 11. — Le « Journal officiel » publie, entre autres, un ordre du département de l'éducation nationale qui prononce la révocation de M. Ricardo Espejo de Hinojosa dans la charge de directeur de l'Ecole d'hautes études commerciales de Barcelone.

Barcelone. — Syndicat provincial du spectacle (groupe taurin) : On prévient tous les professionnels du groupe de taureaux qu'à partir du 11 courant au matin on leur livrera, dans ce syndicat, le carnet ou l'autorisation syndicale sans laquelle ils ne pourront exercer leur profession.

Madrid, 11. — Un décret concède un prêt aux cultivateurs d'orangeraies qui ont été endommagées par les gelées. Ce prêt est de 500 pesetas par « hanegada » (vieille mesure équivalente à la terre où l'on sème 55,5 litres de blé) et ne pourra dépasser les 30.000 pesetas. L'intérêt de ce prêt est de 3,5 % et sa durée de cinq années.

Algesiras, 12. — De grandes affiches apposées par les anciens combattants, ont apparu sur les murs de la ville. On y lit : « La victoire que nous avons gagnée on ne nous la ravira pas, et pour cela nous sommes à nouveau aux ordres de Franco ». Sur d'autres : « Les politiciens pourront être avec qui ils voudront; mais nous, les anciens combattants, nous sommes avec Franco ».

Madrid, 13. — Le conseil supérieur des chambres de commerce a donné son adhésion au Caudillo en représentation des chambres de commerce de l'Espagne, qui représentent 700.000 entreprises. Tout comme au temps de Primo de Rivera, dont les journaux espagnols commémorent la mort ces jours-c

TRACTEURS
CATERPILLAR
John DEERE
MACHINES AGRICOLES
John DEERE
S.A.T.A.
15, boulevard Lascrosses
Tél. 229.49 - 267 55. TOULOUSE
FOIRE DE TOULOUSE
Stand en plein air

Desde una silla de Canaletas

LA « HISPANO SUIZA ». — Después de las huelgas de brazos caidos, la Hispano-Suiza ha pasado a depender de manos extranjeras. El señor Mateu ha vendido sus acciones a un señor suizo. Y este señor suizo ha cedido las suyas al señor Mateu De modo que ahora la empresa estarà protegida por un pabellon extranjero contra toda eventualidad.

Esto es ya grave de si mismo. Pero lo peor es que la Hispano-Suiza de la pequeña república democràtica envia a España grandes remesas de armas y municiones. Y que estos envios se hacen con el permiso de las autoridades suizas. *Las* mismas autoridades que durante la guerra civil no permitieron a las comisiones de compras republicanas adquirir armas para los soldados que defendian a la República.

Qué hacen los sindicatos suizos? Es que creen que porque han podido pasar una guerra sin tener bombas ni muertos todo les està permitido ante su propia conciencia?

LA HORA. — Este es el titulo de un periodico que publican los estudiantes del SEU, la flor y nata de la Falange. En la primera pàgina de su número 24 hay « Ocho fotografias para la historia de Francia ». Y al pie de estas fotos se lee lo siguiente :

« Francisco I. — Tuvo un tropiezo en Pavia con los españoles, lo cual le obligo a visitar Madrid, donde fué tratado con toda correccion. Sin embargo, no parece que se sintiera muy agradecido.

« *Luis* XIII. — Para ganarse la amistad de Inglaterra puso a su esposa entre los brazos del galante y elegante Buckingham.

» Napoleon I. — Sus tropas se cubrieron de gloria en los Arapiles, en Bailén, en Vitoria, en San Marcial, y en otros lugares de menos importancia.

» André Marty. — Establecio en Albacete una « carniceria » o algo por el estilo.

» Charles de Gaulle. — Durante su estancia en Argel, millares de soldados franceses atravesaron nuestro pais y asi pudieron darse cuenta de los defectos de la cocina española, condimentada con repugnante aceite. Mientras estaba al frente del gobierno francés tuvo lugar la batalla de Chambery, ganada por algunos millares de valerosos franceses.

» Felix Gouin. — Politico francés de relieve, presidente de la Asamblea que reclamo la ruptura de relaciones con España. El gesto de estos diputados, gesto que està dentro de la linea de la historia de su pais, ha sido muy aplaudido en todos los teatros, donde el truco ha sido considerado como de los màs ingeniosos que haya imaginado el ingenio humano.

Estos señoritos aprenden la historia en las novelas de Dumas, por lo que se ve. Pero la gramàtica, por lo que también se ve, no la aprenden en ningun lado.

RECONSTRUCCION. — Al paso que va la produccion del acero y del cemento, en este año 1946 habrà veinte mil toneladas menos del segundo y cien mil menos del primero. Asi, pronto sera un hecho la reconstruccion de España. *La* haràn con papel de diario.

En cambio, en Valladolid, se continua la construccion de una fàbrica de aluminio. *La* fàbrica fué comenzada en 1941 por un grupo de técnicos alemanes, que querian asi facilitar metales al Tercer Reich. Metales de guerra, claro està. Por razones interiores — interiores del ministro Cerceller, que no se puso de acuerdo con dichos técnicos sobre sus propios y personales beneficios en dicha empresa — las obras se retrasaron. Quien se aprovecharà ahora de esos metales militares super-ligeros?

NUEVAS BASES DE TRABAJO. — De los albañiles? De los ferroviarios? De los mineros? No. Mineros, ferroviarios y albañiles pueden esperar. Su trabajo no es esencial para la prosperidad del pais. A fin de cuentas se limitan a producir casas, a extraer carbon o hierro, a transportar productos alimenticios y ganado. Todo esto cuenta poco en un pueblo que tiene fijadas por la Providencia tan altas misiones historicas.

Las bases en cuestion, que han sido aprobadas por el ministerio del Trabajo, despues de minucioso estudio, son las de los toreros.

Y seràn... las mismas que en 1945.

Quereis saber cuanto gana un banderillero? Pues de 300 a 850 pesetas por corrida, segun la categoria de la cuadrilla en la cual torean.

Manolete, que no se expone mucho màs, cobra 100.000 pesetas por una salida a la arena.

LOS ENEMIGOS. — *Los* enemigos del hombre, según nos enseñaban en la escuela, a la hora de catecismo, son dos : « demonio y carne ». Quizàs me olvido alguno, pero no importa. Con dos enemigos ya nos basta y nos sobra.

Pero ahora resulta que la Iglesia, que es mucho màs que el hombre, tiene también sus enemigos especiales, para ella sola. *Los* ha descubierto el padre Ignacio Ortiz de Urbina, profesor del Instituto Pontificio Oriental de Roma, y locutor de Radio Vaticano. Este Padre benemérito acaba de regresar a España después de ocho años de ausencia.

Y le ha faltado tiempo para comunicar su descubrimiento a los españoles y españolas, que estaban impacientes e inquietos, preocupadisimos porque no sabian fijamente cuales eran los enemigos de la Iglesia.

El padre Ortiz de Urbina nos ha devuelto el sueño y la paz espiritual con la conferencia que ha dado en Union Diocesana de Mujeres de Accion Catolica. El tema era : « *Los* mayores enemigos de la Iglesia ».

La falta de caridad? *La* impiedad? *La* intolerancia? El demonio? Lutero? Calvino? Mahoma?

No. Eso son enemigos menores, sin mucha importancia. *Los* mayores son... el materialismo bolchevique y el totalitarismo.

Fué muy aplaudido.

Ahora recuerdo que John Gilbert y Greta Garbo hicieron una pelicula, allà por los principios del cine sonoro, que se titulaba « El Demonio y la Carne ».

Dicen que después de esta conferencia en los estudios madrileños se ha comenzado a rodar una que lleva por titulo : « Franco ».

VICTOR

Barcelona y marzo 1946.

Les intérêts espagnols à l'étranger

(Suite de la page 1)

2.721 mineurs;
5.922 bûcherons;
3.783 métallurgistes;
395 ouvriers d'aviation;
293 ouvriers des chantiers maritimes;
714 ouvriers de l'automobile;
186 armuriers;
490 spécialistes en T. S. F.;
705 tanneurs;
3.510 ouvriers du textile;
63 ouvriers de la soie;
255 ouvriers en bonneterie;
928 tailleurs;
1.568 cordonniers;
2.440 ouvriers du livre;
2.065 professeurs;
363 intellectuels divers;
3.616 employés de bureau;
6.3?? employés de commerce;
19.338 ouvriers divers.

Il n'est pas étonnant, quand on connait les efforts qu'ont fait les Espagnols, pendant ces dures années d'exil, ainsi que leurs facilités d'adaptation aux besognes nouvelles, auxquelles, sans fausse honte, ils ont su s'astreindre, qu'ils aient reconquis le respect qu'ils avaient toujours espéré d'une France éternelle, si aimée dans le monde de la Liberté.

Quand on reviendra sur la conduite de l'Etat français de 1939 à la Libération, il faudra convenir qu'il a été loin de comprendre ce qui se passait en Espagne et l'immensité de la catastrophe et du malheur qui fondait sur les Espagnols. Mais il faudra, par contre, toujours dire et toujours crier bien haut, parce que c'est la vérité, que la classe moyenne française, que les ouvriers français, que les paysans français se sont conduits, dès la première heure, envers les Espagnols, en véritables frères accueillants, compatissants et dévoués.

J. de P. CAPDEVILA.

Il y a encore des prisonniers espagnols

dans le Hall O'The Hill Camps

IL y a un peu plus de deux mois, à la suite de demandes adressées à l'Angleterre et de protestations publiées dans la presse mondiale, les Trade Unions britanniques prirent en main l'affaire des prisonniers espagnols internés dans le hall O'The Hill Camps. Immédiatement, le gouvernement anglais décida le transfert en territoire français, à leur résidence d'origine, de ces Espagnols faits prisonniers par les forces anglo-américaines au cours de la campagne de France.

J'ai eu l'occasion d'interroger un de ces Espagnols qui attendent encore leur libération dans le camp de concentration, alors que celle-ci leur a été accordée depuis deux mois. Durant ces deux mois, 28 Espagnols seulement parmi 226 internés on tété remis en liberté. On attribue le retard au manque de transport, mais, en vérité, il faut dire que ceux qui ont pu quitter le camp ne doivent cette mesure qu'à des démarches faites par des particuliers. Les autres, ceux qui n'ont pas de relations, ceux dont personne ne s'occupe, restent dans le camp et son considérés comme prisonniers.

L'Espagnol avec lequel je me suis entretenu, me disait : « Depuis sept ans d'émigration, j'ai toujours été soumis à une surveillance. Ce fut, premièrement, les gendarmes français et les Sénégalais dans les camps de concentration, là-bas, dans le département des Pyrénées-Orientales, plus tard les soldats allemands et maintenant les gardiens anglais. »

Il me raconte comment le groupe de travailleurs espagnols auquel il appartenait fut conduit, en 1941, bien entouré de gendarmes, à une gare près de Toulouse, embarqué à raison de 70 hommes dans les wagons pour 40, et toujours sous bonne garde amené jusqu'à la ligne de démarcation où il fut remis aux autorités allemandes. A ce moment les wagons furent plombés et, un jour plus tard, ce groupe était débarqué à Lorient. « Les Allemands, me dit-il, nous ont fait travailler comme des bêtes, généralement 14 heures par jour, parfois même 14.

» Chaque fois qu'il se produisait des évasions dans le groupe, nous étions punis. La punition corporelle n'est arrivée qu'exceptionnellement, mais il y eut des cas.

» Après avoir passé quatre mois à Lorient, le groupe fut transféré à l'île de Jersey où il est resté deux ans. Là-bas la vie était horrible. Beaucoup d'Espagnols y ont laissé la peau.

» En décembre 1943, le groupe est passé de nouveau en France, dans le département du Pas-de-Calais. Le traitement, continue-t-il s'est amélioré un peu, mais parfois, quand les bombardements, qui étaient très fréquents, se produisaient, nous étions obligés de continuer à travailler, ce qui a causé pas mal de victimes dans le groupe.

» Le jour où nous avons connu le débarquement des Alliés sur les côtes françaises fut une grande joie pour nous. Les Allemands étaient fous de rage, et les mauvais traitements recommencèrent.

» L'arrivée des Alliés ne se fit pas attendre. Trois jours plus tard ils étaient là. Le combat fut dur pour nous. Plus de victimes encore parmi nous. J'ai moi-même été blessé, mais légèrement. Notre supplice était terminé. Nos libérateurs occupaient déjà le pays. Nous étions libres! Immédiatement nous nous sommes présentés aux autorités françaises. Nous pouvions sûrement être utiles.

» Cinq jours ne s'étaient pas passés quand une affiche apposée à la mairie nous faisait connaître que le lendemain les ouvriers étrangers devaient se présenter dans les bureaux pour être renvoyés à l'endroit qu'ils désireraient. Nous nous sommes tous présentés. Nous avons été interrogés par des officiers américains. On nous a demandé nos nom, âge, nationalité, **pourquoi nous étions en France**, notre profession, l'endroit où nous voudrions aller. On nous a annoncé que des expéditions allaient être organisées et, en effet, le lendemain matin, dans des camions, nous avons été transférés dans un **camp de prisonniers de guerre.** »

On sait le reste. Considérés comme prisonniers de guerre, ils furen conduits en Angleterre où ils sont toujours, dans le Hall O'The Hill Camps, à Adlington NR Charley (Lancs) en attendant une liberté qu'ils ont bien méritée et qui devait leur être accordée il y a un an et demi.

Cette injustice doit être réparée le plus vite possible. Il est déjà bien suffisant que ces antifascistes espagnols n'aient pas trouvé dans la Grande-Bretagne quelque chose de différent de la France de Pétain, de l'Allemagne d'Hitler ou de l'Espagne de Franco.

M. LYTTON

Rédacteur à Londres de l'I. D. E. R. Press.

RESUMEN SEMANAL
de noticias de prensa

— El corresponsal en Madrid del diario inglés « Daily Télégraph » ha communicado a su periódico que la Organización interaliada para la administración de los bienes enemigos en el extranjero acaba de descubrir una imporante cantidad de piezas de oro, con un Entre ogras monedas, se han hallado 125.500 soberanos de oro, con peso eproximado de una tonelada. un valor de cerca de 25 millones de libras esterlinas. Por otra parte, se ha descubiero que los alemanes habian comprado en España un cenenar de inmueble y fàbricas, en Madrid, Barcelona y otras ciudades de primer orden. La investigación que se lleva a cabo, aportarà sin duda nuevos datos para reconstituir la historia secreta de las relaciones reales entre Hitler y Franco.

— Por nueve votos contra dos ha sido rechazada en el Consejo de Seguridad de las Naciones Unidas la proposición presentada por la U. R. S. S. para que se aplazase el debate de la cuestión del Iràn.

— Oficialmene se anuncia que el Sr. Van Acker ha sido encargado de formar el nuevo gabinete belga.

— El gobierno soviético ha hecho conocer oficialmente al gobierno chino que sus tropos evacuaràn totalmente la Mandchuria antes de fines de Abril.

— Segun un comunicado ruso, el mando ha llegado a un acuerdo para proceder a la evacuación del Iràn en un plazo de cinco o seis semanas, si a ello no se opone ningûn nuevo acontecimiento.

— El diario inglés « Daily Worker » ha subrayado el aumento, durante el mes de febrero, de las exportaciones inglesas con destino a la España de Franco. Productos quimicos, 157.354 unidades en febrero conra 58.156 en enero; vehiculos 29.188 en febrero por 914 en enero; envases vidrieria, 31.000 contra 9.000; productos de hierro y acero, 66.650 por 20.230 en nero; cuchilleria, novedades e instrumentos : 20.250 en febrero contra 9.500 en enero, utillage eléctrico, 57.000 contra 50.000, y maquinaria, 40.680 en febrero contra 8.445 en enero.

Los que no volveràn

Manuel ORTIZ

El pasado dia 22 fallecio en Tarbes, el secretario de la Agrupacion departamental de los Altos-Pirineos del partido de Izquierda republicana, don Manuel Ortiz. Hombre joven y dinàmico, de honradez acrisolada, entusiasta defensor de las doctrinas democraticas a las que habia sacrificado todo cuanto era, el senor Ortiz gozaba de grandes simpatias no solo entre sus compatriotas sino en los medios franceses en que se desenvolvia.

El acto del entierro constituyó una sentidisima manifestacion de duelo asistiendo representantes de todos los partidos y organizaciones espanolas y muchos franceses, asi como la totalidad de los refugiados. En el cementerio, antes de que el cuerpo de Manuel Ortiz recibiera sepultura pronunciaron emotivas frases de despedida el presidente de Izquierda republicana en el departamento, don Hipolito Echepare y el vice-consul de la Republica espanola en Tarbes, M. Louis Gallaud

Reciban la viuda del senor Ortiz y nuestros amigos de Izquierda republicana la sincera expresion de nuestra condolencia.

Un quart d'heure avec... L'ITALIA LIBERA

Un grand palais au cœur de Paris, dans la rue de Babylone. Mais ce n'est pas un palais babylonien. C'est simplement une maison avec des colonnes et du marbre. Mais elle est presque vide, sans meubles, sans tableaux sur les murs. Ça a un air de tristesse. *Les* Allemands vidèrent le palais, quand Mussolini fut chassé du pouvoir et quand l'Italie demanda la paix.

Maintenant, dans ces grandes salles presque vides, les Italiens antifascistes — les vrais — se réunissent. Dans les chambres du premier étage, ils ont établi les bureaux de leur journal et de leurs comités.

C'est là que je suis allé chercher l'avis des Italiens qui maintenant dirigent leur pays. Là siège l'association « L'Italia Libera », issue du Comité de libération italien en France, et qui groupe la presque totalité des Italiens émigrés en France.

Là, les visages fatigués d'hommes qui sont partis de leur pays il y a quinze, vingt ans, et qui, après s'être installés en France et y avoir créé un foyer, ne retournent en Italie que pour y exprimer leur avis et expliquer les expériences qu'ils ont vécu pendant ces années terribles.

Là, on connait « L'Espagne Républicaine » et la note que notre hebdomadaire a publié, il y a deux semaines, au sujet des relations économiques et diplomatiques entre l'Italie et l'Espagne a trouvé un écho cordial et compréhensif. Il a été reproduit dans le Bulletin de l'association.

Francesco MANICONE

Là, nous avons trouvé un vieux militant du parti d'Action, le parti qui fut des premiers à mener la lutte dans le nord de l'Italie et auquel appartenait Parri, président du conseil jusqu'à il y a quelques mois.

Manicone, réfugié politique italien, ne manqua pas de répondre à l'appel de l'Espagne. En Espagne, on luttait pour la liberté... et contre les soldats envoyés par Mussolini. Manicone, donc, s'en alla à l'Espagne. Les soldats de la colonne Rosselli se rappellent très bien sa figure enthousiaste, mal coiffé, et sa parole accueillante. *La* colonne Rosselli s'appelait ainsi en souvenir de Carlo Rosselli, émigré italien, qui fut assassiné à Paris.

La guerre mondiale venue, Manicone ne cessa pas de lutter. Il fut membre du Comité central du Comité italien de libération nationale en France. Il est secrétaire, maintenant, de la Section française du Parti d'action.

Ce qu'il va pouvoir nous dire sera bien intéressant.

Justitzia e Liberta

« Il est très difficile en France, même pour les Italiens, d'avoir une opinion objective sur ce que pense le peuple italien au sujet des diverses questions du moment. La presse italienne commence à peine à arriver en France. De toute façon, je peux vous affirmer que le Parti d'action est entièrement avec les républicains espagnols. « Justice et Liberté », qui se trouve à la base de l'inspiration du Parti d'action, a été la première à organiser la contribution internationale en faveur des républicains espagnols. Carlo Rosselli, son chef, fut aussi le chef de la colonne qui porta son nom, suivie par les brigades internationales. Notre presse à pris nettement position et nous avons des instructions générales par lesquelles nous devons nous tenir prêts à reprendre les armes à vos côtés, s'il le faut. »

Parler d'armes et revenir aux souvenirs de la guerre espagnole est vite fait. Mais je tiens à l'actualité.

— Je n'ai pas de peine à croire que tous les partis de gauche (socialistes, communistes, républicains, anarchistes) sont dans la même position. Je ne connais pas à fond la position du parti libéral, mais je soupçonne que s'il n'est pas ouvertement franquiste, il suit avec très peu d'enthousiasme la politique des républicains espagnols. Je ne connais pas non plus la politique du Parti démocratique-chrétien, mais nous savons tous que le Vatican a un faible particulier pour Franco... et comme le Vatican influence beaucoup le parti démochrétien... vous comprenez la suite, non ?

Les syndicats

« La C. G. T. italienne représente maintenant toutes les forces syndicales, unies dans son sein, aussi bien les chrétiennes que les socialistes et les anarchistes. Malgré la force que les démo-chrétiens ont dans la C. G. T., celle-ci se montre ouvertement contre Franco et à côté des républicains espagnols.

L'extrême droite politique, les monarchistes enragés, sont naturellement pour Franco, sans le dire cependant. Il n'y a aucune illusion à se faire là-dessus.

Le peuple

« L'élan révolutionnaire du peuple italien, qui s'était manifesté comme force irrésistible lors de la chute de Mussolini et lors du soulèvement de l'Italie du Nord, a été brisé soit par l'attitude opportuniste de ceux qui alors se refusèrent à combattre la monarchie, donnant une importance disproportionnée à la lutte armée en comparaison de la lutte politique, soit par les Alliés, qui ont favorisé par tous les moyens les forces monarchistes.

Aujourd'hui, les forces alliées sont toujours en Italie et le peuple italien n'est pas encore maître de sa politique. Les destructions, la famine et la misère sont des éléments qui ne sont pas faits pour l'encourager. Il n'est pas extraordinaire que dans ces conditions l'élément réactionnaire, sinon franchement fasciste, ait relevé la tête.

» L'élément révolutionnaire, ou tout au moins l'élément démocratique italien est dominé en ce moment par la politique intérieure, se trouvant à la veille de l'élection pour la Constituante, par laquelle il escompte se débarrasser totalement de la monarchie et du résidu du fascisme. C'est dire que Franco ne colle pas chez nous... dans le peuple. Nous connaissons trop son allié Mussolini.

L'émigration

« Quant à l'émigration en France, toutes les organisations italiennes se sont prononcées contre Franco. Et, je vous le répète, nous sommes prêts à le démontrer avec des faits, comme nous l'avons démontré en 1936. »

Nous en étions sûrs à l'avance. Mais c'est toujours encourageant de l'entendre dire.

Voilà le premier écho de la note sur l'Italie publié par « L'Espagne Républicaine ». Ce ne sera pas le dernier.

R. OLIVEROS

UN ARTICLE DE LA "NEWS REVIEW"

(Suite de la page 4)

» Dans la tombe qu'il s'était aménagée, Franco fit le bilan de ses ressources et se prépara à se défendre contre un monde qui l'assiégeait. La France perdit aussi quelque chose : les pyrites espagnoles, d'une valeur de 12 millions 500.000 livres sterling, accordées par un récent accord commercial, ne partiraient pas de Barcelone.

» *Au printemps.* — Francisco Franco est assis avec affectation dans son confortable palais du dix-huitième siècle, dans la banlieue de Madrid, avec ses riches tapisseries de Goya, aux vives couleurs, représentant les gloires passées de l'Espagne. Mais, pour lui, la gloire de Francisco Franco « est bien plus importante.

» Le petit général, au corps de traître d'opéra-bouffe et à la mentalité de conspirateur médiéval, semble impénétrable aux critiques. Que lui importe ce que le monde dit de lui! Il peut se passer du monde. Il a ses généraux, ses uniformes, ses Maures, et enfin la « Mercédès » blindée, dont le défunt Hitler lui fit cadeau.

» Il est le centre du monde. C'est sa principale raison d'être... Il fut un temps où il était le plus jeune général de l'armée de son pays. Les imprévisibles développements d'une révolution politico-militaire le mirent au devant d'elle et il se glorifia de ce qu'il croyait être son œuvre. Il tenta de faire croire aux Espagnols qu'il était l'envoyé de Dieu sur cette terre. Les Espagnols ont un sens de l'humour plus développé que les Allemands. Chez eux ça ne prit pas. Mais la force dont il disposait les empêcha de faire autre chose que de rire.

» Le cas de Francisco Franco est typique : un cas pour un psychiatre : individualité enflée, doublée d'un orgueil idiot, intoxiqué par le son de sa propre voix. Notre époque en a produit quelques autres. Pour l'Histoire, cependant, ce n'est qu'une mauvaise herbe dans le jardin de la civilisation. Peut-être qu'au printemps les jardiniers commenceront le nettoyage. »

L'AU-DELA

Nouvelle inédite par Juan B. BERGUA

Illustrations de Géo MARC

QUAND fut rompue cette harmonie de la matière qui, pour chaque être, constitue la vie, ils se trouvèrent tous deux près d'une énorme porte blanche et noire (douleur et larmes), par laquelle, quittant la monde, ils devaient se rendre vers l'inconnu « au-delà ».

A peine sur le seuil, ils la virent s'ouvrir lontement, en tremblant, l'un de joie et d'espérance parce qu'il avait été un grand saint, l'autre de colère et d'orgueil, car, bien qu'il ait été un terrible pêcheur, il ne le reconnaissait pas.

La vie du premier avait été toute de prières, de pénitence, de recueillement et d'humilité; celle du second un ouragan de méchancetés, et, lui-même, un de ces hommes infiniment criminels, un de ces êtres abjects pour lesquels le plus grand des philosophes de l'antiquité réservait dans son enfer les pires châtiments : un tyran.

Et quand l'immense porte fut largement ouverte, ils virent devant eux deux chemins qui se séparaient, divergeant comme les branches d'un V; instinctivement, car ces deux hommes ne pouvaient aller ensemble, ils en prirent un chacun. Le premier, très vite et plein d'impatience : il espérait trouver au bout la joie qu'il désirait; le tyran, lentement et plein de confiance : il était sûr que le pouvoir dont il avait joui sur la terre n'était pas encore fini pour lui.

Mais, comme le chemin était long, ils commencèrent, le saint pour confirmer ses espérances et le tyran pour tenter de trouver une excuse et une justification à ses crimes, à se remémorer leur vie passée.

Celle du premier était simple et claire comme un ruisselet : Une enfance heureuse; une adolescence de préparation à une jeunesse pieuse; une jeunesse d'humilité, d'obéissance et de prières; et puis, toute une vie sans sortir du couvent, passée en prières, privations et abstinences; enfin, la mort tranquille, douce, pleine d'espérances ineffables, au milieu de ses frères émus.

Celle du second, trouble et agitée comme un torrent né dans la tempête : Une enfance déjà inquiète à cause des caprices non satisfaits; une jeunesse turbulente et ambitieuse et une virilité militaire de sang et de guerre, l'avaient conduit à travers les luttes et les ambitions, toujours poussé indûment par la fortune folle, à être le fléau de ses compatriotes. Sa trainée d'injustices, de crimes et de larmes, venait d'être coupée par la main désespérée d'un de ces hommes admirables qui, par amour de la liberté, sacrifient tout, jusqu'à la vie : main ardente et vengeresse qui avait cherché son cœur.

Mais le chemin était si long, bien qu'eux ne s'en rendissent pas exactement compte, car hors de la terre où la joie et la douleur créent le temps, l'une le dévidant rapidement, l'autre le comptant lentement, tout est un éternel présent; si long qu'ils eurent le temps de repasser bien des fois leurs craintes et leurs espérances. Si long, qu'au bout de cent siècles seulement ils arrivèrent par des chemins qui, cette fois, se rejoignaient au lieu de se séparer (ils avaient décrit à eux deux un énorme cœur autour de la Terre) devant une autre porte semblable à la première : la porte par laquelle on entre dans la vie.

Là, ils s'arrêtèrent et virent une matrone qui, d'une corne d'abondance, tirait à profusion et jetait à pleines mains, par-dessus la porte, un mélange confus de biens et de maux, de joies et de tristesses, de rires et de larmes. Cette matrone, sans s'arrêter un instant, leur dit :

— Approchez un peu plus, avancez sur le seuil et la porte s'ouvrira toute seule.

— N'est-ce pas la même porte? lui demandèrent-ils, croyant, malgré la différence de couleur, que c'était celle par laquelle ils étaient sortis du monde.

— Non, leur répondit-elle. Par l'autre, vous l'avez quitté; par celle-ci vous y retournez.

— Je ne veux pas y revenir, dit le saint, qui gardait toujours ses espérances.

— Moi, oui, s'exclama le tyran, qui, lui non plus, n'abandonnait les siennes.

— Pourquoi ne veux-tu pas entrer, demanda la matrone au premier.

— Parce que je désire seulement ce que je crois avoir gagné avec toute une vie de sainteté.

— Il est vrai, qu'alors, à ton époque, on appelait encore ce que tu fis une vie de sainteté. Et, toi, pourquoi, veux-tu, au contraire, entrer?

— Pour reprendre le pouvoir et me venger de celui qui enfonça son poignard dans mon cœur.

— Crois-tu qu'il te serait possible? Que les hommes sont encore comme autrefois, qu'ils choisissent eux-mêmes leurs chaînes et leurs bourreaux?

— Pourquoi dis-tu comme autrefois? lui demandèrent-ils.

— Si, comme l'on fait là-dedans, nous mesurons l'éternel présent où vibre l'énergie et où se transforme la matière, vous rendez-vous compte du temps que vous avez mis pour arriver jusqu'ici? Mais nous avons déjà assez parlé : Avancez!

Ils obéirent parce que nul ne peut résister à la Fatalité, celle-ci était la matrone, et ils franchirent le seuil de la porte, qui s'ouvrit de part en part.

Alors, ils entrèrent, et, un an plus tard, ils se rencontrèrent dans un sanatorium, car il n'y avait plus de prisons.

— N'es-tu pas le grand saint? demanda le tyran en le reconnaissant.

— Hélas! pauvre de moi! Et toi, n'es-tu pas le fameux tyran?

— Un homme furieux et désespéré! Voilà ce que je suis.

Et ils se contèrent leurs misères.

Qu'était devenue cette Terre qu'ils avaient connue? Celui qui, autrefois, passait pour saint, dit en sanglotant :

— Combien je suis malheureux! Il n'y a plus de sainteté et cette parole n'a pas maintenant ni valeur ni signification. Quand j'ai tenté de faire comprendre à ces hommes d'aujourd'hui qu'il fut un temps où cette qualité était la plus grande et que la meilleure façon de l'atteindre était à force de prières et de jeûnes, ils ont cru que je me moquais d'eux. Quand je leur ai parlé des mérites et des vertus de notre époque, de la foi, de l'espérance, de la charité, de l'humilité et de la pauvreté, ils n'ont pas compris tout d'abord, puis ils ont haussé les épaules. Les plus grandes qualités d'alors, ne sont plus rien pour le monde d'aujourd'hui où il n'y a même pas de mots pour les exprimer dans l'unique idiome que l'on parle. Les concepts considérés comme absolus dans notre siècle, tels la justice, le droit, la morale, le bien et le mal, sont actuellement tout à fait opposés. Les principes sur lesquels se basait en ce temps-là la société, comme ceux de la propriété, de la division des classes, des avantages et des privilèges de la richesse, sont inconnus. Quant aux dieux, oh! temps impies et méchants! non seulement on les a collectionnés et classés dans les musées, comme des médailles et des insectes, mais encore, pour avoir parlé d'eux, c'est-à-dire pour avoir essayé de rendre les hommes meilleurs en ressuscitant dans leurs esprits troublés et dans leurs cœurs de pierre le culte du Dieu unique, Père, Fils et Saint-Esprit, créateur du monde en sept jours, infiniment sage, bon, juste, puissant, commencement et fin de toutes choses... me voilà ici avec toi!

— Moi aussi, les canailles! Pour avoir tenté de les convaincre que la force est le meilleur des droits et que la maîtrise des biens matériels est la base de tout pouvoir; pour leur avoir assuré qu'il suffit de défendre, comme à notre époque, les privilèges de quelques-uns au détriment de tous les autres, afin de pouvoir s'imposer grâce à la violence; que l'obéissance à la loi élaborée par les plus intelligents est bonne seulement en théorie, mais que dans la pratique il faut une discipline absolue, l'obéissance aveugle à celui qui commande, la férule militaire implacable, en un mot, l'esprit de caserne, seul capable de faire tout marcher à merveille..., me voici avec toi! Quelle différence entre ces temps-ci et les nôtres! Entre ces hommes pour lesquels il n'y a d'autre vertu et d'autre devoir que le bien fait à autrui, et les troupeaux de notre époque sur lesquels la richesse pouvait tout et sur lesquels le triomphe, c'est-à-dire la force, justifiait tout!

C'est ainsi qu'ils se lamentaient, quand des hommes silencieux les firent passer doucement dans une autre pièce et les firent asseoir dans des fauteuils, en face d'appareils qui ressemblaient à des miroirs réflecteurs, fabriqués avec une matière qui leur était inconnue. Là, on les laissa, après avoir éteint la lumière, sans autre clarté que la vague phosporescence qu'émettait l'encadrement dans lequel la substance avait l'air d'être enchâssée.

Puis, ils crurent voir que, sur ladite substance, apparaissaient et disparaissaient vertigineusement de petits points et de petites étoiles lumineuses de différentes couleurs; mais ce qu'ils ne purent ni voir ni savoir, c'est que cette substance recueillait et transmettait sur un écran, placé derrière eux, les radiations de leurs cerveaux, c'est-à-dire leurs pensées, que cet écran fixait et concrétisait.

Là, dans cette salle, ils restèrent un mois, au bout duquel les hommes silencieux, ces hommes qui n'avaient pas besoin de troubler leur esprit par des interrogations afin de savoir comment ils étaient, puisqu'ils pouvaient connaître, seconde par seconde, leurs pensées et leurs désirs, établirent pour chacun un diagnostic infaillible :

Celui du saint : Pauvre d'esprit incurable.

Malheureux atteint d'une espèce de folie atavico-religieuse.

Est constamment victime d'idées semblables à celles d'hommes de certains peuples vivant il y a de nombreux siècles.

Croit fermement en l'existence de divinités impossibles. De ces divinités que, dans l'enfance de l'humanité, les hommes, poussés par la peur, inventaient comme remède à leurs angoisses spirituelles, aliment de leurs espérances et, surtout, pour trouver une origine commode et une explication facile à tout ce qu'ils ne comprenaient pas et ne pouvaient s'expliquer.

L'aberration particulière de ce malheureux consiste à croire possible l'existence d'un Dieu infiniment bon, qui permet que le mal règne sur la Terre; juste, et qui laisse l'infamie et l'injustice triompher de toutes parts; puissant, et qui est incapable d'éviter les méfaits et les crimes (il faudrait croire, au contraire, qu'ils se complait à les envenimer); sage, et qui, ayant créé une grossière et misérable humanité, incapable de la rendre meilleure, doit, d'après ce que dit et croit ce pauvre aliéné, envoyer son fils, dieu aussi (deux dieux? Pourquoi deux et non trente? Un Fils? Pourquoi un fils et non une fille?), que les hommes tuent inutilement, puisque, après cette mort, prévue et consentie par le père, ils sont aussi divisés, aussi méchants et aussi pécheurs.

Il croit aussi à la mère de ce fils, femme de la Terre élevée à la catégorie de déesses, à toute une série de saints et de saintes, et enfin il croit que cet état de sainteté, où il est sûr de se trouver, peut s'obtenir non par le travail et les services rendus à autrui, mais croyant aux égarements antérieurs et par une vie de stérilité oiseuse, de prières absurdes, de sacrifices et d'humiliations inutiles.

Bien qu'actuellement il ne paraisse pas dangereux, à cause de son incapacité absolue de comprendre quoi que ce soit de positif et de raisonnable, et par charité à son égard, puisqu'il attend tout après la vie, il faut le supprimer.

Diagnostic du tyran : Fou très dangereux, atteint de manie autoritaire non justifiée par des mérites, des talents particuliers.

Il souffre, lui aussi, de vestiges ataviques qui lui font croire fermement que l'esprit d'autorité absolue est aussi nécessaire que l'esprit d'obéissance aveugle et indiscutable à certains hommes qui, comme lui, ont été conduits par une série de circonstances fortuites à être les bourreaux de leurs subordonnés.

Ces idées et ses volitions sont courantes chez les types de son espèce à ces époques lointaines où les prisons, appelées casernes, lieux justifiés alors peut-être par les guerres que quelques-uns déchainaient et exploitaient au détriment de leurs semblables, exigeaient un tel commandement et une telle obéissance.

Pour lui, en dehors de ces idées absolues de domination et de soumission, rien n'est digne d'estime, et, pour les imposer, dans le but de soumettre tout à sa férule, il serait capable, comme il le fut, de tous les crimes et de toutes les violences. Sa folie du commandement et de l'autorité, compliquée et ancrée par un aveugle fanatisme religieux, puisqu'il se croit élu pour une telle mission par des divinités supérieures, donne comme résultat un type de monstre inhumain, froid, implacable, rancunier, cruel, absolument incapable de toute clémence, de toute générosité, de toute magnanimité et de tout pardon, sentiments qu'ils considère indignes de la mission exterminatrice que le Ciel et la Terre, croit-il fermement, lui ont demandé d'accomplir.

Son physique, petit, féminoïde, avec toutes les tendances à la perversité des êtres mal déterminés dans chaque sexe, bref, son idiosyncrasie de criminel-né, favorise l'enracinement de sa folie incurable.

Monstre très dangereux : doit être exterminé le plus tôt possible.

Cette nuit-là on leur donna une nourriture qui les poussa à boire, et, pour calmer leur soif, un liquide très agréable qui les plostra dans une douce torpeur.

Quand ils se réveillèrent, ils étaient de nouveau près de la porte immense qui, cette fois, leur parut moins noire et moins blanche parce que la douleur et les larmes d'une humanité meilleure, ayant diminué, en avaient adouci les tons anciens.

Et comme elle s'ouvrit encore devant eux, ils commencèrent à parcourir le chemin qu'ils avaient déjà parcouru autrefois; et, de nouveau, après de nombreux siècles, ils arrivèrent devant la porte bleue et verte.

Là, où tout continuait à être pour eux mystère et incompréhension, ils virent, malgré les ténèbres profondes qui enveloppaient tout, la matrone qui dormait, assise, les coudes sur les genoux et la tête dans les mains. Près d'elle était la corne d'abondance vide. Ils entendirent, étonnés, le grand silence qui emplissait les espaces immenses. Silence si absolu que leurs pas, en résonnant, puissants et cadencés sur le parvis de l'énorme porte, éveillèrent l'endormie.

— Ah! vous êtes déjà là? Je faisais un petit somme pour me reposer, comme j'ai l'habitude de le faire quand s'achève un monde, avant de passer à un autre.

— Le monde n'existe déjà plus? demanda le tyran.

— Vous êtes tous les deux ce qui reste de lui.

— Alors, si la Terre, folle et perverse, dit le saint, plein d'allégresse, n'existe plus, mes pérégrinations sont finies et je pourrai, enfin, aller au Ciel.

La matrone le regarda un moment comme si elle ne comprenait pas; puis elle ajouta, en haussant les épaules :

— Tu l'appelles folle et perverse quand, précisément, elle était plus raisonnable et meilleure?

— Pourquoi dis-tu qu'elle était plus raisonnable? demanda le saint.

— Parce qu'à force de douleur, c'est-à-dire d'expérience, d'intelligence et de bon sens, elle avait transformé en un travail agréable et humain l'ancienne lutte pour la vie; et parce que, en limitant les imaginations et les ambitions aux possibilités purement humaines, elle cessa d'inventer des dieux et des mensonges préjudiciables et de désirer d'autres biens que les vrais, non les apparents, comme elle le faisait autrefois, quand elle courait, folle, après la richesse, le pouvoir, les honneurs et les vanités.

— Et que fit-elle pour être meilleure? demanda à son tour le tyran.

— Elle ne chercha, ne voulut d'autres biens que la santé, la justice et la liberté.

— Alors! Les lois, les droits, les privilèges, la force?...

— Il n'y avait plus d'autres privilèges que ceux concédés à l'intelligence; d'autre force que celle émanant de la vraie bonté; d'autres lois et d'autres droits que ceux renfermés dans ces trois préceptes : vivre honnêtement, ne porter préjudice à personne, et donner à chacun ce qui lui revient.

— Mais on put arriver à cela? Comment?

— En fermant la porte au passé pour effacer le culte insensé des fous et des pervers de tous les temps dissimulés sous les noms de héros, rois, capitaines, conquérents, martyrs et grands; en n'admirant d'autres hommes que les philosophes, les artistes et les savants; en créant une vraie fraternité entre les humains après avoir effacé l'idée de supériorité des races; en enlevant à la vie le caractère de lutte implacable, après avoir limité les naissances au lieu de les stimuler, dans le but d'établir un raisonnable équilibre entre les biens disponibles et les êtres qui devaient les utiliser; enfin, en limitant la propriété à la jouissance de ce qui est nécessaire pour satisfaire d'une façon large, mais non onéreuse, les nécessités personnelles.

— Pourquoi alors, détruisit-on la Terre? Et qui fut l'auteur du méfait?

— Quelque savant fou et pervers, peut-être?

— Il n'y avait plus de fous, puisqu'il n'y avait pas de folies; plus de pervers puisqu'on n'estimait et on ne récompensait autre chose que le bien.

— Elle mourut alors à cause du refroidissement du Soleil?

— Le Soleil brille encore.

— Qui l'anéantit donc? demanda le tyran.

— Une comète, dit la matrone. Elle arriva brusquement vers la Terre; elle s'en approcha avec une vitesse inimaginable; elle dégagea une telle chaleur dans son atmosphère que cette atmosphère même et la Terre devinrent, en une seconde, fuuh! une bulle de gaz, et elle continua, fit son chemin, entraînant dans son sillage ce qui avait été un monde.

— Et alors, tant de siècles de lutte et d'amertume, de douleurs et d'espérances, de bien et de mal, d'erreurs et de vérités, et les idées et la science et les vertus et les dieux? dit le saint.

— Et les triomphes et les échecs, les empires et les royaumes, le pouvoir et l'autorité, la force et les grands? demanda le tyran.

— Tout, comme hier, d'autres mondes et demain d'autres encore, fut réduit en une seconde à ceci, fuut! un peu de fumée, dit la matrone, et, saisissant sa corne d'abondance, disparut dans l'espace comme une étoile filante.

Le saint et le tyran sentirent qu'une force irrésistible les obligeait à avancer et, quand ils le firent, la porte immense s'ouvrit encore toute grande et derrière elle ils virent, comme de toutes parts, l'espace infini ou fini (qui sait? peu importe?) parsemé d'étoiles.

Puis, comme la porte disparaissait à son tour, se transformant aussi en légère fumée, et qu'eux-mêmes cessaient de sentir, ils passèrent d'un peu d'énergie consciente de l'existence, c'est-à-dire de la vie, à un peu de matière aveugle et statique, c'est-à-dire à la mort, au néant... à l'Au-Delà.

Juan B. BERGUA

B.D.I.C

L'ESPAGNE RÉPUBLICAINE

POÈTES DE FRANCE

A LA BIDASSOA

A la Bidassoa près d'entrer en Espagne
Je descendis, voulant regarder la campagne,
Et l'île des Faisans et l'étrange horizon,
Pendant qu'on nous timbrait d'un nouvel écusson.
Et je vis en errant à travers le village,
Un homme qui mettait des balles hors d'usage,
Avec un gros marteau, sur un quartier de grès,
Pour en faire du plomb et le revendre après.
Car la guerre a versé sur ces terres fatales
De son urne d'airin une grêle de balles.
Un grêle de mort que nul soleil ne fond.
Hélas ! ce que Dieu fait, les hommes le défont !
Sur un sol qui n'attend qu'une bonne semaille
De leurs sanglantes mains ils sèment la mitraille !
Aussi les laboureurs vendent, au lieu de blé,
Des boulets recueillis dans leur champ constellé.
Mais du ciel épuré descend la paix sereine,
Qui répand de sa corne une meilleure graine,
Fait taire les canons à ses pieds accroupis,
Et presse sur son cœur une gerbe d'épis.

Théophile GAUTIER

POETAS DE ESPAÑA

ORIENTAL

Dueña de la negra toca,
la del morado monjil,
por un beso de tu boca
diera a Granada Boabdil.
Diera la lanza mejor
del Zenete màs bizarro,
y con su fresco verdor
toda una orilla del Darro.
Diera las fiestas de toros,
y si fueran en sus manos,
con laszambras de los moros,
el valor de los cristianos.
Diera alfombras orientales,
y armaduras y pebetes.
y diera..., que tanto vales !,
hasta cuarenta jinetes.
Porque tus opos son bellos,
porque la luz de la aurora,
sube al oriente desde ellos,
y el mundo su lumbre dora.
Tus labios son un rubi
partido por gala en dos...
Le arrancaron para ti
de la corona de Dios.
De tus labios, la sonrisa;
la paz de tu lengua, mana...
leve, aerea, com brisa
de purpina mañana.
Oh, qué hermosa nazarena
para un harem oriental,
suelta la negra melena
sobre el cuello de cristal,
en lecho de terciopelo,
entre una nube de aroma,
y envuelta en el blanco velo
de las hijas de Mahoma !
Ven a Córdoba, cristiana !
sultana seràs alli,
y el sultàn serà, oh sultana !
un esclavo parati!
Te darà tanta riqueza,
tanta gala tunecina,
que has de juzgar tu belleza,
para pagarle, mezquina.
Dueña de la negra toca,
por un beso de tu boca
diera un reino Boabdil;
y yo por ello, cristiana,
te diera de buena gana,
mil cielos, si fueran mil.

José ZORRILLA

Lettre ouverte à Pierre DAC

J'AI lu la lettre ouverte parue dans « Le Clou » et reproduite par « l'Espagne Républicaine » que vous nous adressez, cher camarade Pierre Dac. Vous la datez de Barcelone, « Carcel Modelo », 5e galerie, cellule 455, celle que je connais très bien pour y avoir été logé. Et savez-vous pourquoi ? J'avais commis : un bien vilain délit : aimer votre pays et le louer dans un journal fondé à Barcelone par quelques écrivains de gauche parmi lesquels Fernando Pintado et Angel Samblancat qui, aujourd'hui ont quitté, comme moi, le paradis de Franco — si ménagé par mister Bevin — pour se réfugier en France.

J'ai lu la lettre que vous nous adressez, à nous vos camarades espagnols dans la lutte, dans l'espoir, dans l'angoisse et dans la libération. Oui, nous avons été vos camarades pendant la nuit sombre de Vichy, nous le sommes encore et nous sommes prêts à vous le prouver. Voilà pourquoi votre lettre si cordiale, si émue nous a vivement touché : par cette camaraderie que nous n'oublierons jamais. Que voulez-vous ? On est fier de savoir toujours choisir ses amis. Et vous êtes un de nos amis les plus chers.

Nous écoutions, pendant la sinistre farce jouée par Pétain et sa troupe de ratés, votre voix railleuse et courageuse à la B. B. C. Aujourd'hui, les choses ont changé, le monde a évolué et la place du républicain Pierre Dac à la B. B. C. est occupée par Cirici Ventallo, cette loque du journalisme espagnol, correspondant à Londres du journal franquiste « Madrid ». Oh ! la démocratie ! Oh ! la non-intervention ! Oh ! « le fair play ! »

Oui, cher camarade Pierre Dac : tous les Espagnols ont lu avec émotion votre lettre, que vous finissez par le poème que bientôôt, et malgré la bonne volonté du gouvernement socialiste anglais, on pourra publier chez nous traduite en langue catalane.

Dans votre cellule de la prison modèle il y avait des Belges, des Anglais — mister Bevin semble l'avoir oublié — des Hollandais, des Français. Vous, les Français, vous étiez — vous l'êtes encore, vous le serez toujours — les préférés des Espagnols « parce que vous aviez combattu et que nous combattions pour le même idéal de liberté, parce que votre cause et la nôtre étaient communes ». Les discussions dans la cellule que je connais si bien « se terminaient toujours par cet acte de foi : quand la France sera libérée, l'Espagne le sera aussi ».

Vous êtes déjà libres, ou à peu près, et nous ne le sommes pas encore. Mais la faute n'est pas à vous. La France a fait et fera son devoir, j'en suis sûr. La faute est à ceux qui ont des yeux et qui ne veulent pas y voir. Le peuple anglais a payé cher la non-intervention de Chamberlain et il peut payer cher, un jour, la non-intervention de Bevin and Co.

Vous nous demandez pardon, cher camarade Pierre Dac, « parce que, il y a quelques jours, il s'est trouvé, chez nous, un ramassis de goujats pour ne pas s'associer à la motion de flétrissure votée par l'Assemblée constituante à l'égard de Franco ». Non, ne nous demandez pas pardon, car nous ne considérons comme Français que ceux qui aiment vraiment la liberté et la dignité de la France. Vos goujats — attention ! — ne savent pas que, lorsqu'il a fallu lutter pour la liberté et la dignité, la France a su faire de la Constituante une Convention ?

Non, ces messieurs ne sont pas, pour nous, la vraie France. Comme ne l'était pas la racaille fasciste de « Gringoire », de « Je Suis Partout » qui trempait la plume dans la boue, comme ne l'étaient pas les Daladier et les Bonnet qui nous logeaient si gentiment, si hospitalièrement dans les camps de concentration.

La France c'est vous, cher camarade Pierre Dac et les Français comme vous. Et c'est pour votre France que nous, les Espagnols, avons gagné le maquis, nous nous sommes rangés dans la Résistance.

Dans toutes les langues du monde dire : « Vive la France ! » veut dire « Vive la liberté ! » sauf dans la langue des Français qui ont collaboré avec l'ordure mussolinienne, hitlérienne, pétainiste et qui aujourd'hui collaborent, plus au moins passivement avec l'ordure franquiste.

Luis CAPDEVILA

DE LEUR PROPRE AVEU

(Extraits de la presse franquiste)

« Des pelotons d'exécution »

A côté même de la nouvelle de cinq exécutions (quatre à Barcelone, une à La Corogne) annoncées avec une grande manchette « Sentences accomplies »: « La Voz de Espana », de San Sebastian, publiait un article intitulé : « Pelotons d'exécution ».

S'en loue-t-on? Non. On en est indigné. Mais lisez plutôt et indignez-vous à votre tour :

« Les politiciens français sont atteints de ce qu'il y a quelque temps on appelait « angoisse slave », c'est-à-dire, de l'amertume du bien d'autrui, lorsqu'il est inaccessible, du désir que s'effondre tout ce qu'on ne peut atteindre. Voyez comment de jour en jour les pelotons d'exécution éliminent des hommes illustres de la Milice, de l'art et des lettres. Ils sont presque tous accusés de « collaborationnisme », de ce délit étonnant inventé par les communistes pour faire disparaître tous ceux qui pourraient être des ennemis dangereux.

» En France, cette politique d'élimination, cette « angoisse slave » est dirigée par un organisme mystérieux, presque inconnu de la grande masse, qui a pu avoir une raison d'être lorsque le pays était occupé : c'est le Comité national de la Résistance. C'est ce comité qui, de l'obscurité, lance les accusations et prononce les condamnations. Nous ne rappellerons pas les procès contre Pétain ou Laval, ni même l'arrestation (sic) de de Gaulle. Ils sont trop connus. Tous les jours, des centaines de citoyens modestes, des hommes du peuple font face aux pelotons d'exécution qui fonctionnent sans arrêt en France. L'angoisse collective est la caractéristique la plus remarquable de la vie française actuelle. Dans l'ombre, sévit par la terreur le Comité national de la Résistance, habile intrument de Mascou, qui agit par-dessus le gouvernement.

» Nous n'avons jamais eu l'intention de nous immiscer dans les affaires internes des autres pays. Nous laissons les politiciens à leur conscience, s'ils en ont une. Mais ce ne sera pas de trop de dénoncer devant l'honnête conscience du monde les agissements terroristes du Comité national de la Résistance française. Implanté par les communistes, il a pour mission de bolcheviser la France. C'est un grave danger pour tous les pays de l'Occident; pas seulement un danger, mais un grave malheur pour la nation française.

» C'est ce même Comité de la Résistance qui est intervenu auprès du gouvernement pour que la France rompe ses relations avec l'Espagne. Même en cela ils veulent maltraiter le peuple français en le privant des importations des articles espagnols, qui en ces heures amères l'aident tellement à soulager sa faim. » — M.

Tout commentaire est inutile.

L'Espagne Républicaine

est en vente à :

FRANCE

Dans les librairies des gares principales et dans tous les kiosques.

ANGLETERRE :

The Continental Publishers et Distributors Limited
Bedfod-Street
LONDON W. C. 2

SUISSE :

Association « Epagne Libre »
Case post M. B. 173
GENEVE (Suisse).

MEXIQUE :

F. Carreras Roura
Ateneo Salmeron
Tucuba, 15, altos
MEXICO D. F.

BELGIQUE :

Louis de Diègo Pèrez
163, rue Montigny
Compte chèque postal n. 7714-65
CHARLEROI (Belgique)

ALGERIE :

Rafaël Soria
5, rue Lourmel
ORAN (Algérie).

Maisons qui en ont l'exclusivité

Bijouterie LE DONJON

ATELIER SPECIAL DE REPARATIONS DE BIJOUTERIE ET D'HORLOGERIE
Travail soigné et garanti

SAGITARIO

CHURCHILL, DESCENDIENTE DE MAMBRU. — La sombra del Mambrù que se fué a la guerra, de nuestra cancion infantil, se sentirà contenta de Churchill, su descendiente, que siempre se va a la guerra, como si en vez de un chaleco con una flauta de puros, llevase una coraza del siglo XVIII.

Churchill necesita un trapo rojo ante los ojos y si no se lo ponen, se lo pone. De adolescente, partio a Cuba a luchar al lado de los españoles, contra los cubanos, y después al Transwaal contra los boers y luego a la India, contra los ùltimos cipayos, que a Churchill le viene de lejos el amor por la libertad de los pueblos. Del escuadron (porque Churchill era, naturalmente, de caballeria), paso al ruedo parlamentario y en cuanto llego la guerra de 1914 se estrello en los Dardanelos y en 1919, en Rusia, al frente de « la cruzada de las catorce naciones ». Durante seis años, el trapo rojo que ha excitado su impetu han sido Hitler y Alemania, y no existiendo ya éstos, embiste contra Rusia y el comunismo. Capitàn siempre con las espuelas puestas, caballista siempre dispuesto al galope con las riendas abatidas. Bien, muy bien. Que le pongan en el pecho todas las cruces de San Fernando, las civiles y las castrenses;que le claven en las bocamangas las siete estrellas de mariscal del mundo, que le toquen las mùsicas y le saluden los pañuelos del sol y de la sombra, pero que no hable de nosotros los españoles. Que arremeta contra los comunistas y los comunistoides y los comunistofilos, peo sin aprovecharlo para intentar echarnos el lazo. Nosotros no somos un cigarro, bueno para exhibiciones de politico, nostàlgico de las primeras planas de los periodicos.

No recordamos cuàl fué el poeta nuestro que disparo aquel : « Inglés, te aborreci Héroe, te admiro. » A Churchill, lo admiramos como héroe y ojalà halle un Carlyle que lo exalte; pero, conservador, lo aborrecemos. Ni aun como conservador genéricamente, sino como hombre que enlaza su tàctica a la de Franco, haciéndose su altavoz universal.

Nadie debe inmiscuirse en los asuntos de España, grita Franco, y Churchill, lo repite. Francia, ha sido arrastrada contra España, por los comunistas y Churchill recoge la impostura y la amplia, asi: « El gobierno de Franco debe de estar reconocido al gobierno francés que lo ha hecho revivir, bajo la presion de los comunistas. » Revivir? Y cuàndo ha estado muerto Franco? Si nadie lo ha malherido, si cuando se ha intentado acometerlo, Churchill, primero, y Bevin, después, le han enviado unos coches de la Cruz Roja diplomàtica, preventivos. Quienes han hecho revivir a Franco son Churchill y su doble, Bevin. El dia 24 de mayo de 1944, cuando todo en la tierra era silencio en torno de Franco, pero cuando todos confiaban en que el destino de Musolini y de Hitler, seria el destino de Franco, Churchill, en el parlamento inglés, afirmaba : « Es indudable que si España hubiera cedido a los halagos y a las presiones de Alemania, nuestra angustia, hubiera sido màs pesada.» Esto, hizo revivir a Franco, porque esto era ya la absolucion, repetida ahora, el 21 de marzo, en Nueva York. En Postdam, Stalin, propuso que todas las Naciones Unidas ,rompieran sus relaciones con Franco, otorgàndo a elas fuerzas democràticas españolas su apoyo y Churchill, es opuso y solo fué acordado que los Tres Grandes no apoyarian la demanda española de entrada en las Naciones Unidas. Churchill en Postdam, como antes en Londres, como ahora en Nueva York, hizo revivir a Franco.

A qué, pues, la tartuferia de atribuir a Francia la revivificacion de Franco? Y a qué la monomaniaca acusacion de que su actitud le ha sido señalada por los comunistas? Churchill dispone de buenos puros pero no de memoria fàcil y honesta. Al cierre de la frontera se ha llegado por una logica evolucion de la politica francesa. El reconocimiento de un bravo y denso maquis español, llevo a Francia, destruido Vichy, a pensar en que Franco representaba la sucesion de Hitler y la supervivencia enconada de la galofobia española, y esta conviccion no fué exclusiva del partido comunista, sino de todos los partidos. No es de hoy que M. Bidault, abomina de Franco. Antes de firmar la nota a los anglo-americanos, habia firmado sus articulos antifranquistas en « L'Aube », ya en 1936. Junto a él, un equipo de grandes escritores catolicos, Mauriac, Maritain, Schumann, Bernanos, acumulaban sus reproches sobre Franco, mientras Chuchill callaba, o defendia como solucion a nuestra guerra, la monarquia constitucional, en un articulo de « Paris-Soir », porque ya entonces Churchill estaba en Babia.

En qué fundamenta, pues, su diatriba contra Francia? Los tres partidos han coincidido siempre contra Franco. La resistencia francesa, en 1944, firmo un pacto con la resistencia española. En la prensa francesa se ha producido la unanimidad antifranquista. Los tres partidos han convergido en la votacion para la ruptura y en la votacion para la recriminacion de los fusilamientos de Madrid. Si Churchill hubiera pasado por el campo de Miranda, como M. Gouin, comprenderia que M. Gouin y los socialistas, no tienen necesidad, para reprobar a un dictador fascista y sanguinario, de escuchar a las sirenas comunistas. Como en 1940 ,no la tuvo aquel general francés que en un campamento de Inglaterra, dijo a los soldados republicanos españoles, que integraban el 60 por ciento de los efectivos de su division, después la màs famosa : « Cuando hayamos vencido a los alemanes, iremos a España. » Ese general no era comunista; la frontera española, entonces, estaba en manos de los alemanes, Londres bajo las bombas y en Gibraltar, se abria un foso entre el peñon y el campo militar de La Linea.

Churchill, en aquel campamento y después de la arenga del general famoso, hubiera repartido cigarros entre los soldados españoles. Ahora, echa las bocanadas disciplentes d esu habano, a la cara de aquellos hombres que, ingenuamente, habian creido en los hombres de Inglaterra.

LA LOGICA EN UN COMEDOR. — En una ciudad universitaria y mansa, hemos sido invitados a tomar un té màs amistoso que mundano, con unos catedràticos, una profesora, un funcionario y un viejo comandante, llena la solapa de cintillas gloriosas. En la réunion, plena de aire fracés, no faltaba màs que el terrateniente reaccionario y un abate letrado. Deliciosas tertulias francesas donde los profesores hablan sin pedanteria y las señoras discurren con un léxico preciso y académico. No fué el profesor de historia, sino el de griego, quien mitad por cortesia y mitad por curiosidad, me lanzó a la conversacion, interrogàndome :

— Y España? Como va a acabar lo de España?

— Cuando los anglo-americanos quieran, y no quieren.

— Es que los creen comunistas y claro no los apoyan.

El profesor, republicano discreto, recogia las palabras de Mauriac, en « Le Figaro » : « Se busca la manera y no se halla, de perjudicar a Franco sin favorecer a Stalin. » Mi parquedad verbal se resolvio en un monologo irritado :

— Ni los ingleses, ni los americanos, ni ustedes, saben de nosotros màs que inconcretas superficialidades y leyendas nacidas ya en 1936. En España, los comunistas tienen efectivos reducidos, llenos de fé, sostenidos por un gran corage, pero reducidos. En 1931, y en las elecciones constituyentes de la Repùblica, tenian un diputado entre cuatrocientos, y en 1936, llegaron a disponer de 17, pero elegidos en las listas del Frente popular. En Francia y en las mismas fechas, los diputados comunistas cifraban ochenta. Era, pues, Francia, no España, la comunizada. Llegó la guerra y los comunistas lograron una preponderancia por su combatividad y su accion organizadora y, sobre todo, por el auxilio que les presto Rusia. Azaña lo ha reconocido y lo ha escrito : Rusia ocupo la plaza que dejaron vacia por deber incumplido Inglaterra y Francia. Pero el gobierno no fué comunista, sino de unidad nacional, con estricta representacion proporcional de partidos y sindicales. Si nuestro ejército usaba la estrella roja de cinco puntas y el saludo con el puño cerrado, lo hizo por ordenanza de Largo Caballero, no comunista, al revés, atacado por los comunistas. En el « Boletin Oficial » nunca aparecieron los decretos sacionando las colectivizaciones populares, salvo en Cataluña, donde la Generalidad ratificó las transformaciones sociales, realizadas no por los comunistas, sino por los anarquistas, sus adversarios. Las Cortes, las elegidas en 1936, en las que solo figuraban diecisiete comunistas, entre ellos algunos heterodoxos, funcionaron durante la guerra hasta su ùltima reunion en Figueras, en febrero de 1939. Nuestra bandera era la nacional. Nuestro himno, el de Riego, el oficial.

— Es bueno saber esto, confesó el profesor.

— Es que hay màs, y esto es lo que va a asombrarles. Dentro de los refugiados españoles, de esos que ustedes, o lo otros, llaman « los rojos », hay un anticomunismo màs que violento, virulento, que yo juzgo impolitico y anacronico; pero es un hecho, que los afanes de unidad no desvirtùan. Todos, o casi todos los gobiernos de Europa continental surgidos de la liberacion poseen ministros comunistas, incluso Hungria, por donde aun vaga la sombra de Bela Kun, menos el gobierno Giral. Que ahora entraràn? Probablemente, pero màs por càlculo que por amor.

— Pues no comprendo.

— Ni usted, ni nosotros. Podria acumular cien hechos anticomunistas de « los rojos », que aumentarian su asombro y su confusion. La realidad es que, con una hipotesis infundada, se quiere proteger a Franco.

— Pero y después? Con su regreso a España, un partido comunista actuaria...

— Naturalmente. Como en todo el mundo, como en la propia Inglaterra. No se pueden poner puertas al campo, ni a la historia. O se quiere que, por la posible existencia de un partido, Franco se afirme con la impunidad por su co-beligerancia y con la tragedia clavada en España? Este es el dilema. Y esta es la realidad. La mayoria de los refugiados españoles — no quiero precisar tantos por ciento — son tan anticomunistas como Churchill. Mire usted, en un periodico de refugiados, no he visto citado el nombre de Cristino Garcia por ser comunista, cuando este nombre corria por el mundo.

— Todo esto es muy interesante.

— Y todo esto lo ignoran o quieren ignorarlo los gerentes de Londres y de Washington. Bien es verdad que el mundo les viene muy ancho. La misma España se los traga.

Mario AGUILAR

LE PROBLÈME ESPAGNOL

thème de la presse européenne

NEWS REVIEW

Le numéro de « News Review », de Londres, du 7 mars, publie l'article suivant :

« Sept heureuses années après qu'il eut été reconnu par les gouvernements français et anglais comme souverain de l'Espagne, un petit fasciste intrus du nom de Francisco Franco s'est débarrassé temporairement d'un rival à sa succulente prune espagnole. Dans sa villa Papoila, verte et blanche, d'Estoril le simili-roi Juan regardait une dernière fois le ciel bleu portugais avant de retourner à on peu glorieux incognito de Lausanne.

» Franco l'avait rabroué après des semaines de négociations tortueuse. Le Caudillo ne pouvait accepter en aucune façon le projet de Juan, selon lequel, s'il était replacé sur le trône des Bourbons, il ferait la paix avec les républicains ennemis de Franco.

» Sept années heureuses pour le grassouillet petit général. Tandis que le monde libre d'au-delà des frontières luttait pour survivre, il était dans son âge d'or. Il pouvait se consacrer à son passe-temps favori : jouer au petit jeu d'une nation contre une autre. Du fait de la guerre il est très possible qu'il se soit sauvé d'une fin violente.

» Mais maintenant, des signes sérieux d'un changement d'attitude apparaissent à l'horizon. Le Caudillo devient, pour la France, plus qu'une simple gêne et le gouvernement français décide de fermer la frontière franco-espagnole.

» Cependant, l'autre adversaire de Francisco Franco gagne en force et en popularité. L'ancien professeur de chimie, José Giral, arrivé à Paris, s'emploie à le renverser et fait du bruit. Ce n'est pas, lui, un simple prétendant, car l'année dernière, à Mexico-City, il a été élu, par 98 membres des anciennes Cortès, chef du gouvernement républicain espagnol en exil.

Quand le moment viendra, la lutte que livrera Giral sera probablement plus dure que celle livrée par Juan, parce que les républicains ne sont pas habitués à traiter les fascistes avec autant de douceur que l'ancien fasciste Juan, qui a eu le carnet n° 7 du parti phalangiste. Pour l'instant cependant, Giral a tenté en vain d'obtenir l'adhésion des gouvernements anglais, américains et français pour une action commune visant au renversement du dictateur espagnol.

» Il n'y a qu'une seule façon claire pour cela faire : une entrée en force en Espagne. Et pour cela aussi il n'y a qu'une façon : équiper une force expéditionnaire des Nations Unies pour porter une autre fois la guerre civile de l'autre côté de la frontière.

» En décembre dernier, les gouvernements anglais et américains reculèrent devant une proposition française tendant à ce que les trois gouvernements rompent les relations avec le « régime « détesté », comme l'appelait le secrétaire au Foreign Office.

» Ernie devait sans doute estimer qu'alors qu'il y avait des troubles en Grèce, en Egypte et dans l'Inde, et la guerre civile en Indonésie, le moment n'était pas indiqué pour commencer une autre grande querelle. De plus, le problème de la famine faisait déjà avaler en quantité de l'aspirine à la moitié des grands hommes d'Etat du monde. Mais si les consciences des gens avaient des scrupules, les estomacs, par contre, n'en avaient aucun, à telle preuve que le commerce avec l'Espagne, pays producteur de denrées alimentaires, qu'il soit franquiste ou non, était en augmentation.

» La semaine dernière il semblait que Franco était sûr sur son siège pou run temps assez long. L'épisode de Juan l'avait forcé de lutter comme un criminel acculé à ses derniers retranchements.

» A un moment, l'idée d'une restauration monarchique avait excité la vanité du Caudillo. Le général, bedonnant et traineur de sabre, pouvait espérer être élevé à une retraite dorée de tout repos. Il s'imaginait déjà qu'il serait fait prince et il croyait pouvoir extorquer à Juan l'ancien titre espagnol de « principe de la paz » (assez ironiquement : prince de la paix). Mais Juan a trop discuté.

» Après tout, s'il ne pouvait devenir Grand d'Espagne et s'il devait rester le simple Francisco Paulino Hermenegildo Teodulo Franco y Bahamonde, Caudillo de tous les Espagnols, Franco serait au moins le n° 1 de ce nom.

» Il avait employé sa naturelle habileté galicienne, toute faite d'astuce et de tromperie, à convaincre les étrangers (et quelques Espagnols) qu'il était un dictateur bénévole. Il avait satisfait sa réputation en emprisonnant quelques extrémistes et en régnant avec une grande pompe.

» *Les trois piliers.* — L'habileté de Franco à faire jouer une force contre une autre fournit à son régime trois forts pilliers. Le parti phalangiste lui fit cadeau d'une force de police extrêmement utile. Les Allemands l'initièrent aux meilleures traditions de la Gestapo. Ils lui dévoilèrent les secrets d'une répression cruelle et minutieuse, aussi le gangstérisme, la torture et les camps de concentration devinrent aussi florissants que ceux d'Allemagne et d'Italie.

» L'efficace machine de la propagande du parti a enflé les vertus du Caudillo et les a prônées à grand renfort de drapeaux et d'uniformes chamarrés. Avec la swastika nazie et le faisceau italien, le joug e tles flèches de la bannière phalangiste complétèrent le sinistre trio du bric-à-brac autocratique. Il fut un temps durant lequel il semblait que la puissance du parti allait éclipser celle de la marionnette, mais il y a deux ans Franco se faufila habilement hors de la Phalange. Ostensiblement il limogea son phalangiste de beau-frère, le ministre des affaires étrangères Serrano Suner, et il abolit le salut officiel.

» Le second pilier qui étaya le dictateur Franco fut l'Eglise, dont la popularité eut beaucoup à souffrir de sa tenace opposition au gouvernement républicain avant 1939, mais qui s'est montrée un auxiliaire indispensable au « chevalier chrétien » Franco. L'Eglise trouva dans Angel Herrera, un grand jésuite de 60 ans, l'ange gardien parfait pour surveiller les actes de son cher enfant.

» C'est une figure plutôt machiavélique, cet ancien directeur du journal « El Debate », rentré dans les ordres trois ans auparavant, après avoir cependant papillonné longtemps derrière la scène politique de Madrid. Franco tenta, bien entendu, de l'amadouer lui aussi. Têtu et vaniteux, le Caudillo ne voulait recevoir des ordres de personne et pas même se soumettre au long bras du Vatican. Mais l'Eglise a une patience inépuisable. La semaine dernière Rome crut que le jeu avait assez duré. Coiffé du nouveau chapeau rouge du cardinalat, doué du don d'ubiquité, le diplomatique archevêque de New-York, Mgr Spellman, partit de Rome pour l'Amérique via Madrid.

» On cuisinait quelque chose dans les bureaux de la Chancellerie papale, aux murs rembourés et au mobilier moderne. Spellman allait rappeler à ce fils rebelle de l'Eglise que dans l'Espagne mystique et à mentalité medievale, l'Eglise était encore puissante.

Le troisième et plus fort élément qu'il y a derrière Franco, et probablement celui qui lui est le plus utile aujourd'hui, est l'armée. C'est à elle que le dictateur a servi le plus de faveurs, les plus riches fruits. Ce n'est pas une armée forte, pas même nombreuse et cependant la moitié du budget national lui est réservé. Les 260 avions sont des cages à pigeons démodées. Ses tanks sont des boites de conserve en fer blanc rapiécées, comparés aux monstres de la deuxième guerre mondiale. Mais pour ses 700.000 hommes, l'armée espagnole a 150 généraux et l'aviation 15.

» C'est sur ces hommes, les compagnons du dictateur dans ce qu'il appelait « l'héroïque croisade », que repose actuellement la force du régime. Pour eux, Franco est toujours une idole. Il parle une langue qu'ils comprennent, comme un bon politicien-soldat à la vieille mode et leur dit des choses comme : « Surveillons nos armes. Personne ne nous enlèvera la victoire. »

Retour à l'épée. — Après la faillite des négociations avec Juan, Franco a pris ses précautions. Il a rappelé ses fidèles cavaliers maures, qui mirent à sac l'Espagne pendant la guerre civile et qu'en réalité furent ceux qui la gagnèrent pour lui. Les mercenaires débarquent à Algésiras sous le couvert de la nuit et parvinrent bientôt à leurs portes : la garde des passages pyrénéens, dans le cas d'un conflit avec la France, et la surveillance de la précieuse personne du Caudillo dans son palais de le Pardo. Ils portaient des turbans blancs, de flottants burnous blancs avec d'étincelantes écharpes rouges. Quant aux chevaux, leurs sabots étaient dorés. Il ne faut pas en effet oublier que Francisco Franco aime la parade comme un directeur de cirque.

» Mais ces mouvements du Caudillo étaient dus moins à son anxiété pour les réactions des monarchistes qu'à sa peur des républicains. Ceux d'entre eux qui tombaient dans ses mains étaient traités avec brutalité. Il y a quinze jours, un nouveau groupe d'adversaires politiques a été sacrifié à la fureur franquiste. L'ancien lieutenant-colonel F. F. I. Cristino Garcia fut mis à mort avec neuf camarades. C'était un brave Espagnol qui était devenu presque un héros légendaire en France pour sa participation dans le commandement de l'attaque contre la prison nazie de Nimes, de laquelle il fit sortir quelques 200 Français pris dans les sanglantes griffes de la Gestapo pendant l'occupation nazie. Madrid accusa le parti communiste français d'avoir donné à Garcia des instructions détaillées pour faire des sabotages en Espagne après entrainement dans une école de terrorisme de Toulouse. Garcia fut accusé de l'assassinat de deux policiers et du propriétaire d'un bar, d'avoir commis un attentat à main armée contre une banque. Pour ajouter l'insulte à l'injure, le procureur l'accusa aussi d'avoir assassiné deux camarades communistes, « à cause de différends internes de parti ». Jugé par un tribunal militaire, on affirma qu'il avait avoué à la commission des « crimes », mais pas spécifiquement l'assassinat des deux communistes. Une demande en grâce du gouvernement français fut refusée par Franco.

» La somnolente petite ville espagnole d'Alcala de Henares est célèbre pour avoir donné au monde un grand homme il y a quelque 400 ans, l'immortel écrivain espagnol Miguel de Cervantes. La semaine dernière, Alcala de Henares reçut une mention moins honorable. Un tribunal fasciste y jugea 37 membres du parti des travailleurs espagnols (parmi eux deux femmes) qui avaient tenté de réorganiser dans la clandestinité le parti socialiste défendu. Cinq d'entre eux ont été condamnés à cinq ans de prison.

» Ces crimes sont à l'origine de la première action antifranquiste collective, après des années, dans l'Espagne même. Dans la capitale, des Madrilènes irrités semèrent dans les rues des tracts contre le dictateur.

» Au dehors, la clameur prit des proportions internationales. L'Assemblée de Paris demanda d'une façon catégorique la rupture des relations avec *l'assassin* Franco. Des multitudes de Français et d'Espagnols en colère, descendant de la place de l'Alma et de l'avenue George V, firent une manifestation presque tumultueuse en face de l'ambassade espagnole.

» Le ministre des affaires étrangères, Georges Bidault, consulta fiévreusement ses collègues. Franco serait isolé dans sa peninsule par un « cordon sanitaire ». Mesures pratiques : La frontière pyrénéenne serait close à tout trafic. Plus de relations télégraphiques ou téléphoniques entre les deux pays. Plus de vivres. La France demanderait une fois de plus à la Grande-Bretagne et à l'Amérique de se joindre à une action commune contre le dernier dictateur.

» Le journal socialiste « Le Populaire » écrivait : « C'est à l'Angleterre, qui *déteste* Franco, et à l'Amérique qui ne l'aime pas, de ne pas prolonger l'agonie des démocraties espagnoles. »

» Mais le bandit Franco fut plus rapide. Avant que le décret français ait passé au travers de la machine administrative, il avait fermé la frontière de son côté. Les gardes maures étaient doublées dans les passages enneigés, d'où leurs ancêtres avaient été rejetés vers l'Afrique.

» Dans la pittoresque Pampelune, ancienne capitale de la Navarre, des troupes furent concentrées. Tous les soldats en permission furent rappelés. Francisco Franco dit alors : « La France a agi en mauvais voisin, oubliant les actes de gentillesse de l'Espagne pendant la guerre. »

(Suite page 3.)

— Voilà ! Vide ton puits !

LA SEMAINE EN ZIG-ZAG

Indiscrétions

IL y a décidément des gens qui passent les bornes de l'information. Et qui nous révèlent triomphalement des tas de choses que nous voudrions ignorer.

Car, s'il nous plait, à nous, de vivre sans savoir que tel homme d'Etat a le nez de travers et que tel prince consort, célébré dans les magazines, possede des cheveux teints qui le rajeunissent de vingt hivers?

Qu'avons-nous à faire des petits secrets qui nous défrisent un dieu de la rampe ou de la tribune?

Ou qui nous démolissent en trois coups de plume la mondiale beauté applaudie à l'écran, celle dont nous parlons comme si elle était de la famille et que nous avons placée sur un piédestal inaccessible?

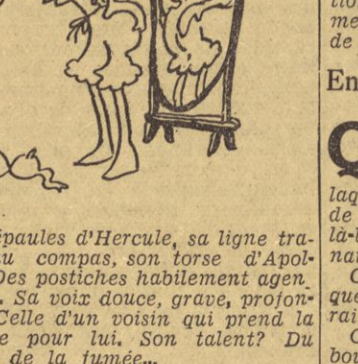
Laissez-nous nos illusions, messieurs les informateurs... N'allez pas, de grâce, tirer les vers du nez du concierge ou du valet de chambre de nos célébrités.

En ce moment, c'est sur les rois et les reines du cinéma qu'on s'acharne.

On dit, on prétend, on affirme que les charmes de ces messieurs et dames d'Hollywood sont le plus souvent des charmes artificiels...

Il parait que Lilia Chevingoume, étoile de première grandeur, a de fausses rondeurs, devant et derrière, de faux cils, de faux mollets... Tout serait faux chez elle, de l'extrême pointe des doigts de pied à la racine de la toison d'or, laquelle toison, plus blonde que les épis mûrs, ne serait qu'une perruque.

De même pour l'illustre jeune premier Mac Hadam, sombre et fatal, coqueluche des midinettes...



Ses épaules d'Hercule, sa ligne tracée au compas, son torse d'Apollon, Des postiches habilement agencées... Sa voix douce, grave, profonde? Celle d'un voisin qui prend la parole pour lui. Son talent? Du vent, de la fumée...

Du coup, en lisant les résultats de cette aimable enquête, admiratrices et admirateurs tombent de si haut dans le précipice de la déception qu'ils renoncent au cinéma, à ses pompes et à ses œuvres...

Puisqu'on ne peut plus croire à rien, même pas à un postérieur authentique dû aux talents de dame Nature; puisque dans les films tout est truquage, trompe-l'œil, jeux de lumière, effets factices, autant se distraire chez soi en battant des cartes ou en faisant des mots croisés.

Critiques, rédacteurs, échotiers amers et cruels, épargnez-nous donc ces détails superflus sur les artistes... Laissez nos idoles intactes... Nous vous en serons reconnaissants...

D'autant que, en ce qui me concerne, je vous assure que je n'ai pas l'intention d'aller rejoindre à Hollywood, pour la courtiser, Mlle Lilia Chevingoume, dont les rondeurs vraies ou fausses m'importent peu...

Et que, je le suppose, lectrice chère qui parcourez ces lignes, vous ne songez pas à épouser le grand, le ténébreux, l'irrésistible Mac Hadam.

Natures mortes

J'APPRENDS que dans une galerie parisienne on a eu l'heureuse idée de grouper les tableaux célèbres d'un seul genre : des natures mortes.

Les amateurs de peinture ont défilé, ravis, devant des bottes de radis roses et blancs, des cornichons verts, des assiettes aux arabesques savantes, des pots, des vases, des plats, des flacons, des mets servis sur une table, des nappes éblouissantes.

Car, vous l'avez remarqué, l'artiste désireux de nous donner de « l'inanimé », choisit de préférence les objets qu'il a sous la main, chez lui, dans son salon ou sa salle à manger.

C'est pourquoi, très souvent, cela nous vaut de la peinture appétissante, alimentaire.

Cette peinture devrait être la seule en vogue aujourd'hui.

Non point à cause de l'huile qu'elle exige. L'huile, après tout, en période de disette, serait mieux à sa place dans un saladier que sur une toile accrochée au mur. Mais, en raison des félicités gastronomiques qu'elle peut évoquer et qui, faute de nourriture substantielle, nous procurerait l'illusion qui garnit le cerveau et rassasie la pensée.

Cette peinture, je le répète, devrait faire fureur.

Ah! contempler, à l'heure où l'on broute un vague légume acquis à prix d'or, un beau lièvre saignant sortant de la broche...

Voir devant soi un gigot entier couché sur un lit de haricots blancs...

Savourer par la prunelle de l'œil un jambon tentateur voisinant avec une saucisse attestant par sa couleur la noblesse de son origine...

Déguster mentalement, spirituellement, une bonne bouteille de Bourgogne, ronde, poussiéreuse, aux reflets ensoleillés...

Avaler, d'assez loin, bien entendu, puisqu'il est question du régal de la vue, un superbe morceau de roquefort aux veines bleues...

Mais la voilà la peinture moderne telle que nous la concevons : fromage, vin, mouton, gibier, dans leurs teintes naturelles, dans leurs nuances prometteuses, vieux amis disparus que le pinceau se doit d'éterniser puisqu'ils sont morts pour le consommateur, peut-être à jamais enfouis avec les vieilles lunes dans le tréfonds de nos souvenirs.

— Tu vois ce gigot rôti, dirait le père à son fils, c'était comme ça qu'on le servait, jadis, aux temps bénis où le mercantilisme n'était pas la religion des hommes. Que cette toile, avec laquelle nous te ferons peut-être un jour un pantalon, te rappelle néanmoins que nous savions manger, avant le déluge et la bombe atomique.

Peintres, à vos palettes! Conservez-nous pieusement, pour la gloire d'un passé révolu où l'on savait vivre, les traits immortels du camembert crêmeux, du perdreau magnifique, des charcuteries abondantes, des côtelettes sincères, des pâtés dorés...

Que nos petits-neveux sachent, grâce à vos œuvres, comment étaient faits, avant leur disparition, et le chateaubriand aux pommes soufflées, et les pieds paquets de Marseille...

Enlevez, c'est pesé!

QUELLE bizarre cérémonie que cette manifestation publique, politique, religieuse et commerciale à laquelle annuellement est obligée de participer S. M. l'Aga Kham, là-bas, quelque part, dans son Inde natale.

Ce richissime monsieur qui fréquente les palaces européens serait-il un roi d'opérette?

Ou le héros d'une comédie-bouffe dont on veut tirer un film en situant l'action au pays des maharadjas?

Mais non, ce monarque prend son rôle au sérieux. Tous les ans, sans rire, en présence de ses sujets, il monte sur une bascule. L'aiguille tourne. Sur quel chiffre se fixe-t-elle? 110, 120, 130 kilos. Tant mieux pour lui, tant pis pour ses sujets. Ils doivent, en effet, selon la légende, fournir l'équivalent du poids en or et pierres précieuses.

On prétend que c'est là leur manière de payer l'impôt.

« Se non et vero et bene trovato. »

Reconnaissez que la formalité fiscale, pour aussi solennelle qu'elle soit, ne s'allie guère avec le respect que doit espérer un tout-puissant seigneur.

Elle évoque trop de comparaisons désagréables pour le roi entouré de sa cour, plus basse que haute dans la circonstance.

Et c'est vraiment un peu trop « champ de foire » cette pesée

sensationnelle, incitant le patient couronné à manger comme quatre la veille afin d'augmenter le chiffre du budget.

Le martyre de l'obèse est cependant bien doux puisque la corvée se termine par l'annonce d'un nombre astronomique de millions.

S'il existe une opposition au royaume de l'Agha, que de réclamations on doit enregistrer parmi la foule entourant la bascule :

— Et d'abord qu'on le pèse nu, c'est de la stricte justice!

— S'il a des semelles de plomb et des cailloux dans ses poches, nous sommes volés!

Mais je crois que la méthode inverse serait plus conforme à l'équité.

On pèserait le contribuable et c'est d'après son poids qu'on établirait sa feuille d'impôts.

Les gras payeraient beaucoup plus que les maigres.

Les ascètes, vivant de peu, verseraient moins que les ventripotents élevés dans les ripailles.

N'empêche qu'il y aurait un beau carême volontaire avant l'assemblée générale des cochons de payants.

On jouerait à qui perd gagne. Les kilos de graisse s'évanouiraient joyeusement jusqu'au jour de la convocation administrative.

Alors? Tout compte fait, la pesée royale arrange tout. Elle évite des ennuis aux sujets et elle gonfle d'orgueil un peuple qui achète un souverain d'autant plus cher à tous qu'il est plus volumineux.

Sancho PANZA

Abonnez-vous à l'Espagne républicaine
1O, rue de Languedoc